



SETH GREENLAND

**Mécanique
de la chute**



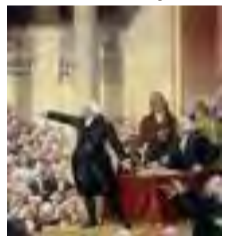
LIANA LEVI

Émissions radio et télé

Europe 1 « Culture médias » par Bernard Poirette, 4 octobre

France Bleu « Des livres et délire : Livres choisis » par Marie Bronzini, 5 octobre 2019 :
<https://www.francebleu.fr/emissions/des-livres-et-delire/rcfm/des-livres-et-delire-livres-choisis>

France Inter coup de cœur d'Ilana Moryoussef, 6 septembre 2019 :
<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-19h/le-journal-de-19h-06-septembre-2019> (à 16 : 00)



Seth Greenland Quand l'argent fait le malheur

« Mécanique de la chute » détaille l'implacable ruine d'un aimable milliardaire new-yorkais. La peinture d'une Amérique à vif par un écrivain justement qualifié de « nouveau Tom Wolfe »



Seth Greenland, à Paris, en juin 2019. PATRICE NORMAND/LEEXTRA

FLORENCE NOUVILLE

Seth Greenland a beau ne jamais porter de veste blanche, il est considéré aux États-Unis comme « le nouveau Tom Wolfe ». Mais, pour une fois, ce raccourci n'est pas sans signification. D'abord parce que le thème de son magistral cinquième roman, *Mécanique de la chute*, fait penser, en effet, à un *Bûcher des vanités* (Sylvie Messinger, 1988) façon 2.0. Mais aussi parce que sa structure, vaste entrelacs de flux de consciences interrompus et chaotiques, rappelle la définition que Wolfe lui-même donnait du roman : « Un grand concert d'idées brisées. »

Ce qui se brise ici, c'est un homme, son couple, son image, sa position sociale, qui paraissait acquise, et, à travers tout ça, une certaine idée que ce héros se faisait encore de son Amérique natale. Grandeur et misère de Jay Gladstone : le livre pourrait s'appeler ainsi. Qui est Gladstone ? L'héritier d'une immense fortune. Un prototype de mâle alpha, svelte et séduisant, avec « des dents blanches impeccablement alignées dans sa grande bouche ». Pour le plaisir de se faire arroser au champagne dans les vestiaires et s'assurer une couverture médiatique flatteuse, Gladstone s'est offert une équipe de basket.

Pas mauvais bougre

En dehors du sport, il règne sur un colossal empire immobilier bâti dans les années 1910 par son grand-père, Yacov Gladstein, jeune juif émigré de Russie devenu d'un trait de plume Jacob Gladstone, et génial entrepreneur de plomberie. « Lorsque la frénésie des années 1920 a propulsé New York vers des sommets, lorsque toutes les nouvelles constructions réclamaient des lavabos, des éviers, des baignoires, des toilettes, des douches, Jacob était prêt. Il concevait et installait les entrailles des habitations où l'élite anglo-saxonne (...) tournait les robinets avec des mains impeccables. »

Deux générations plus tard, Jay l'héritier a beau être assis sur ce tas d'or et vouloir le faire fructifier – ce qui

d'ailleurs est loin d'être facile quand son propre cousin, par exemple, est suspecté de piquer dans la caisse –, il n'en est pas mauvais bougre pour autant. Riche et bien pensant, il tâche d'être tout sauf un investisseur « rapace ». Attaché aux valeurs de son pays, il finance des projets philanthropiques, distribue des bourses et, aux côtés de Meryl Streep, vante aux jeunes les mérites d'un « capitalisme bienveillant ».

Mais la bonne fortune a parfois des ratés. A la faveur d'un « accident » – difficile d'en dire plus sans tout déflorer –, cet édifice impeccable vacille. Des premières lézardes jusqu'à l'effondrement final suggéré par le titre, c'est toute une spirale de la dégringolade que Greenland met en place, observant sur 600 pages la manière dont chaque rouage entraîne un autre. Décivant chaque petite morsure laissée par chacune des dents de cet infernal engrenage sur le cuir finalement pas si dur de son magnat.

Mécanique de la chute est l'anti-roman américain par excellence. « *Success story* » à l'envers. Fulgurante « *failure story* ». Pourtant, Gladstone n'est pas Bernard Madoff. Greenland considère certainement qu'il eût été trop facile d'en faire un escroc ou un traître. Ce qui entraîne sa chute, c'est la gravité. Pas celle de la physique, mais plutôt celle de la période, cet étrange début de siècle où l'Amérique à vif s'embrace à la moindre étincelle. Où une sorte de haine ordinaire semble avoir « métastaté dans la vie

quotidienne ». Où le moindre adversaire – de classe, de race ou de simple bord politique – devient immédiatement « l'ennemi mortel ». Où le politiquement correct fait loi. Et où, selon un vieil adage ironique, « un mensonge a le temps de parcourir la moitié du monde avant que la vérité ait pu enfiler son pantalon ».

C'est de tout cela que Jay Gladstone va faire la tragique et spectaculaire expérience. Même son ex-femme s'en étonne à la fin du livre : « Elle n'en revenait toujours pas qu'un acte aussi irréfléchi puisse provoquer un tel enchaînement de drames imprévisibles. »

Un regard tendre

Après mille petits boulots – le plus pittoresque étant certainement celui de *crab killer* sur un bateau de pêche au large du cap Cod –, Seth Greenland, né en 1955, est devenu scénariste et écrivain. Spirituelle, acerbé, facétieuse, ironique, provocatrice, cette *Mécanique de la chute* est certainement son meilleur livre, après *Un patron modèle* (2008) ou *Et les regrets aussi* (2016, tous chez Liana Levi). Il y a certes du Tom Wolfe (1930-2018) dans cette implacable fable du pouvoir et de l'argent. Mais il y a aussi la verve ravageuse d'un Gore Vidal (1925-2012) ou l'humour lucide d'un James Salter (1925-2015). Greenland ne juge pas ses personnages, il en sourit. Il porte sur eux un regard tendre bien qu'incrédule. Et comme il ne grossit jamais le trait, ne simplifie rien, sa très puissante machinerie romanesque nous aspire irrésistiblement. De cette mise à mort moderne, à la fois brutale et sophistiquée, il fait de nous des complices effarés et gourmands. ■

MÉCANIQUE DE LA CHUTE
(*The Hazards of Good Fortune*), de Seth Greenland, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, Liana Levi, 672 p., 24 €.

Sylvain Pattieu
Forêt-Furieuse

la brune au rouergue

« On est subjugué par l'efficacité des ruptures de ton, surprenantes, et par l'énergie de cette écriture d'une très rare inventivité. »
Baptiste Liger, Lire

« Le souffle épique impressionne d'emblée. »
Sophie Joubert, L'Humanité

« Un sacré pavé de littérature crue qui scande et qui frappe fort. »
Nils C. Ahl, Le Monde

la brune au rouergue



CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

Après « Charlie », de la censure à l'autocensure

Que reste-t-il de l'esprit « Je suis Charlie » qui, il y a cinq ans, après le massacre qui a frappé le journal satirique, a soudé près de 4 millions de personnes dans les rues de France ? Pas grand-chose. L'hebdomadaire est devenu un bunker, sa nouvelle adresse est secrète et plusieurs de ses collaborateurs vivent sous protection. Le directeur de *Charlie Hebdo*, Riss, et tant d'autres parlent d'une liberté d'expression et de création qui recule. Moins en France qu'ailleurs, sauf que des sondages montrent que l'adhésion à l'esprit libertaire faiblit, surtout chez les jeunes.

Le *New York Times* a donné le ton en 2019 quand le quotidien a décidé d'effacer le problème : les caricatures politiques blessent ? Il les a supprimées. Un mauvais signe tant la caricature est un baromètre des libertés. Un signe aussi d'un basculement vertigineux à l'œuvre dans les démocraties.

Le danger, pour les créateurs, est moins la censure que l'autocensure. « *La justice protège, la société interdit* », résume Richard Malka, l'avocat de *Charlie*, dans le numéro du 7 janvier. L'Etat censeur devient un Etat protecteur ; la société, hier permissive, demande des chaînes. Des associations et communautés, dès qu'elles s'estiment offensées, dédaignent la case justice, lui préférant l'intimidation et les réseaux sociaux.

Dans sa chronique du 7 janvier sur France Inter, Charline Vanhoe-

nacker s'est mise dans la peau d'une dessinatrice face à l'obsession identitaire : « *J'évite la religion, la politique, le sexe, les handicapés, les végans... Et alors le sexe chez les religieux handicapés, j'avoue raconte pas.* » Face au danger, le ministre de la culture, Franck Riester, annonce la création d'« *une maison du dessin de presse et du dessin satirique* » – une idée du dessinateur Wolinski, tué lors de l'attentat du 7 janvier 2015. Mais une maison ne va pas changer les choses. Nombre de créateurs ou de responsables de musée et de théâtre, mais aussi des éditeurs de livres confient qu'ils évitent les sujets qui fâchent, tandis que des universités écartent les personnalités et débats « à problèmes ».

Un roman jubilatoire, *Mécanique de la chute* (éd. Liana Levi, 2019), de l'Américain Seth Greenland, restitue ce climat. Pour savoir où va l'Amérique de la bien-pensance et des communautés, avec les réseaux sociaux pour armes, lisez ce livre. Il ne faut pas grand-chose pour que le « héros », juif new-yorkais, mâle blanc, riche magnat de l'immobilier mais qui coche les cases convenables – libéral, fan d'Obama, antiraciste, mécène de causes sociales – soit déchu. Il suffit qu'il s'écarte de la route tracée par les communautés. Il suffit d'une formule qu'il prononce en privé mais qui se retrouve sur Internet : « *Pourquoi faut-il que tout le monde couche avec des Noirs dans cette famille ?* »

Dans le livre, chaque personnage n'est pas défini en tant

qu'être humain, peu par sa classe même, mais selon qu'il est homme ou femme, Blanc ou Noir, juif, chrétien ou musulman, hétéro ou LGBT, etc. Tant qu'il respecte ces codes, il peut user des moyens les plus cyniques pour gagner de l'argent ou du pouvoir. S'il en sort, il tombe. Il tombe, mais là seulement son statut social joue : une procureure estime que la boutade du héros vaut une inculpation pour « crime de haine » au motif qu'il « *a eu suffisamment de chances dans sa vie.* »

C'est un roman qui manie l'ironie. Sauf que les Etats-Unis regorgent d'histoires similaires bien réelles, sur les campus et dans l'art, qui tutoient la censure. Seth Greenland, New-Yorkais de gauche, a été guidé dans son écriture par un tableau, exposé en 2017 à New York, représentant Emmett Till, un Noir de 14 ans torturé et tué en 1955 par des Blancs. Des journaux et des artistes noirs ont demandé que l'œuvre soit décrochée et ont démolé son auteure, Dana Schutz, au motif qu'une artiste blanche ne peut s'approprier une douleur noire. De tels exemples poussent les créateurs à s'autocensurer, s'est indigné Seth Greenland, le 6 septembre 2019, sur France Inter : « *Aux Etats-Unis, aujourd'hui, les bien-pensants de la culture disent que les artistes ne sont autorisés à créer qu'au sein de leur culture d'origine. Alors, quand j'ai commencé à écrire ce livre, j'ai dit : allez vous faire foutre, j'ai le droit d'écrire ce que je veux.* »



Sauf qu'il le paie un peu. *Mécanique de la chute* a reçu un accueil confidentiel aux États-Unis. Pas une ligne dans le *New York Times*, qui avait chroniqué ses livres précédents. Il nous a confié son commentaire : « *Les libéraux, dont je fais partie, et qui contrôlent une bonne partie de la sphère culturelle aux États-Unis, ne veulent pas donner la parole à un homme blanc qui écrit sur la complexité des relations raciales. Un roman est souvent jugé en fonction du groupe identitaire de son auteur. Il y a des exceptions, mais la tendance est claire. Il est vrai que, depuis trop longtemps, les voix des Noirs, des Latins, des Asiatiques et des gays notamment ont été marginalisées. Qu'elles soient écoutées et que leur travail soit évalué, par exemple dans le New York Times, est à applaudir. Mais que cette attention se fasse au détriment d'autres écrivains, notamment des hommes blancs, est regrettable.* »

En France, le livre a en revanche bénéficié d'une grosse couverture dans des médias de gauche comme de droite – il a fait la « une » du *Monde des livres*, le 25 octobre – et il s'est déjà vendu à 12 000 exemplaires. C'est remarquable pour un auteur méconnu chez nous, surtout dans le marasme actuel des ventes de romans. Il est vrai aussi que les écrivains français explorent peu cette veine, laissant la place à pléthore d'essayistes qui s'affrontent – communautarisme contre universalisme, et vice versa.

Greenland regrette que, dans ce débat, « *la nuance soit morte* ». Lui ne prend pas parti dans son roman. Chaque personnage a sa logique. Chacun essaie de rester correct dans une chorégraphie complexe. Dans le contrôle. Sauf qu'entre contrôle et autocensure la frontière est fragile. ■

**NOMBRE DE CRÉATEURS,
D'ÉDITEURS,
DE RESPONSABLES
DE MUSÉE OU DE
THÉÂTRE CONFIENT
QU'ILS ÉVITENT LES
SUJETS QUI FÂCHENT**

**L'ÉTAT CENSEUR DEVIENT
UN ÉTAT PROTECTEUR ;
LA SOCIÉTÉ,
HIER PERMISSIVE,
DEMANDE DES CHAÎNES**



Contre bonne fortune

**Mécanique
de la chute**
de Seth Greenland
(Editions Liana Levi)

JAY GLADSTONE est un pauvre milliardaire. Co-héritier avec sa sœur et son cousin d'une fortune construite par son père et son oncle, le sexagénaire new-yorkais est connu et reconnu. Pour les immeubles – parfois même sociaux – qu'il construit ; pour sa générosité régulière envers certaines associations humanitaires ; pour sa fidélité financière – plus que spirituelle – à la communauté juive de la ville. Sans compter son engagement pécuniaire en faveur de la réélection d'Obama et son soutien sonnante et trébuchant à l'équipe de basket-ball de la NBA, qui va – il l'espère – disputer les matchs du Final Four.

Tout irait bien s'il n'y avait pas Nicole, sa seconde encore jeune épouse, qui veut un enfant ; sa fille, Aviva, qui sort avec une jeune Black ; son cousin Franck, qu'il soupçonne d'avoir piqué dans la caisse tout en sponsorisant pour sa réélection la procureure Christel Del Lupo ; et, enfin, Dag, son joueur vedette, incertain pour les derniers matchs de la saison. Bref, Jay a bien des soucis.

Ce qu'il ignore, c'est que le pire est à venir. Il faut attendre une bonne moitié de cette foisonnante comédie humaine pour le découvrir, en même

temps que lui. Mais ça vaut le coup de patienter ! C'est toute l'Amérique que Seth Greenland, qui signe son cinquième roman, met ici en scène. Celle de l'outrance, du racisme, des inégalités, de l'injustice, du pouvoir à prendre et à conserver par tous les moyens possibles et même pas imaginables. Et c'est souvent drôle, voire très drôle.

Greenland réussit en effet à dépeindre chacun de ses personnages et chacune des situations avec une douce ironie, sans caricature. Petit exemple : « *Aucun individu ouvertement gay n'ayant croisé son chemin avant que Gladstone aille à l'Université, ils ont toujours été à ses yeux comme des Bulgares ou des Fidjiens, en quelque sorte : des êtres parfaitement acceptables, mais indéniablement exotiques.* »

Jay lui-même l'est, « *exotique* ». Né, ayant grandi et hérité à l'heure du Spoutnik, le magnat va découvrir brutalement que, depuis, le monde a bien changé. Mark Twain n'avait pas de compte Twitter ou Facebook. Mais il avait bien raison : « *Un mensonge fait à moitié le tour de la terre le temps que la vérité mette ses chaussures.* »

Et encore : sans avoir enfilé de chaussettes !

Didier Hassoux

● 670 p., 24 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Esch.



LE MARQUE-PAGE DE NICOLAS UNGEMÜTH

UN HOMME À LA MER !★★★★ MÉCANIQUE DE LA CHUTE, de Seth Greenland, *Liana Levi*,
672 p., 24 €. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch.

Ca ne va pas fort pour Jay Gladstone, richissime Juif héritier d'un empire immobilier... Son couple est en pleine panade (« la passion s'est dissoute dans l'habitude ») et, pour surmonter la crise, sa seconde femme réclame un enfant. Refus obstiné de l'intéressé, et pour cause : il a déjà une fille d'un premier mariage, lesbienne obsédée par la cause palestinienne, anticapitaliste, en couple avec une « Afro-Américaine » qui, elle, ne pense qu'au « genre » et à « l'oppression du peuple noir ». Son cousin, vulgaire abruti et

père de deux idiots, détourne allègrement des millions dans la caisse de l'entreprise familiale. Pour se distraire, Gladstone s'est payé une équipe de basket, dont le joueur star est lui-même en pleine crise existentielle (entendre : il veut gagner plus d'argent). En 1992, alors que le prix Nobel de la paix Barack Obama vise un second mandat, la vie bien organisée de Jay Gladstone va brusquement se dérégler à la vitesse du son. Sa femme, qui se lasse de monter à cheval, va finir par chevaucher un autre homme, ce qui débouchera sur un terrible

accident. Sa fille s'acoquinera avec des terroristes en herbe. Son cousin montera un plan machiavélique pour le faire couler. Le cauchemar est complet... Tout cela est magistralement orchestré par un Seth Greenland en forme olympique, maîtrisant avec précision une intrigue à tiroirs, signant des dialogues brillants et moquant le politiquement correct avec une réjouissante justesse. Tom Wolfe a un héritier.



**CRITIQUE**
littéraire**AFFAIRES ÉTRANGÈRES**Par **Éric Neuhoff** eneuhoff@lefigaro.fr

Un nouveau « Bûcher des vanités »

« **P**OURQUOI faut-il que tout le monde couche avec des Noirs dans cette famille ? » La phrase sort de la bouche de Jay Gladstone, milliardaire juif dont la vie est en train de partir en vrille. Elle ne va pas arranger les choses. Déjà, les problèmes s'accumulaient. Il possède une équipe de basket dont le joueur vedette traverse une crise existentielle. Traduire : il veut plus d'argent. Sa seconde épouse rêve d'avoir un enfant. Pas question, il a déjà une fille d'un premier mariage. Aviva couche avec une Afro-Américaine

obsédée par la cause palestinienne. Une procureur se demande si elle doit inculper le magnat de l'immobilier pour homicide. Grosse hésitation, car elle doit gérer en même temps le cas d'un policier blanc et un peu nerveux qui a abattu un homme de couleur (le type en question allait lui sauter dessus dans le plus simple appareil). Il y a un cousin qui détourne le fond de l'affaire familiale. Quelle crapule, ce Franklin. Rien n'est plus agaçant que sa manie d'imiter la voix de Cary Grant ou de Bing Crosby. Seth Greenland donne la parole à tous ces personnages. Son brío est

vertigineux. Il faut lire le passage où un repas de Seder tourne à la catastrophe, s'attarder sur le dîner en l'honneur d'Obama (nous sommes en 2012 et il est en pleine campagne pour sa réélection). Du côté de Central Park, les mondaines épongent leurs états d'âme à grandes rasades de vin blanc et lisent une biographie de Spinoza. Pauvre Gladstone. Son projet d'immeuble à Brooklyn a du plomb dans l'aile. Dans le stade, les supporters le huent. Les journalistes de tabloïds le traquent. Dans sa jeunesse, il a assisté à un meurtre. C'était dans le Bronx et il n'a jamais oublié ce jour-là.

Le cinquième roman de Seth Greenland déborde de rage et de folie. L'humour y est roi. L'auteur pourfend le politiquement correct, décortique les travers d'une société devenue ivre d'elle-même. Dans le genre, on n'avait pas lu ça depuis *Le Bûcher des vanités*. Tom Wolfe pas mort. Greenland prend la suite. Il écrit avec un lance-flammes, retranscrit une émission de radio, n'hésite pas à multiplier les dialogues en majuscules. Il y a une éclipse de Soleil, un clin d'œil à *La Source vive*, un projet de kidnapping. New York res-

semble à un shaker insensé. Riches ou pauvres, les êtres en sortent hagards, lessivés. Un détail est à noter. Le héros s'appelle Jay. Cela vous dit quelque chose ? C'était le prénom de Gatsby.



MÉCANIQUE DE LA CHUTE
De Seth Greenland,
traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Jean Esch,
Liana Levi,
666 p., 24 €.

Le cinquième roman de Seth Greenland déborde de rage et de folie. L'humour y est roi. L'auteur pourfend le politiquement correct, décortique les travers d'une société devenue ivre d'elle-même



« Mécanique de la chute »,
de Seth Greenland, éd. Liana Levi,
674 pages, 24 euros.



SETH GREENLAND NE ME TWITTE PAS!

Dans ce nouveau roman, un milliardaire soupçonné de racisme voit sa vie et son empire s'écrouler quand sonne l'hallali numérique.

Par François Lestavel

C'est une tragi-comédie contemporaine, un bal des faux-culs aussi cruel qu'irrésistible. Héritier juif d'un empire immobilier international qu'il a fait fructifier, remarié à un mannequin, Jay Gladstone voit la vie en rose. Mais lorsqu'une accusation infamante de racisme s'abat sur le bienfaiteur de Newark, plus rien ne peut enrayer sa chute. Peu à peu, tous ses amis se détournent de lui, même D'Angelo Maxwell, la star afro-américaine qui fait briller l'équipe de basket dont il est pourtant propriétaire...

Prenant la balle au bond, Seth Greenland nous livre une fresque étincelante, version actualisée du « Bûcher des vanités » à l'heure où la broyeuse des réseaux sociaux tourne à plein régime. Une référence avec laquelle l'auteur prend ses distances. « J'adore ce livre, mais je suis convaincu que si Tom Wolfe l'avait publié aujourd'hui, il aurait été taxé de racisme. Ses personnages manquent d'intériorité, Wolfe les méprise un peu. Les miens sont plus humains, chaque personnage a ses raisons d'agir... » Comme cette femme procureur, suspectée d'avoir couvert une bavure policière, ou cet imam exalté, qui vont tous deux profiter des malheurs de Jay pour se pousser du col médiatique et assouvir leurs ambitions. « En Amérique, remarque Greenland, chacun guette la chance qui se présentera un jour sous son nez. Mon livre regorge de ces personnages avides d'exploiter la situation pour leurs propres intérêts... »

Quand le rêve américain devient rêve de requins, malheur à celui qui n'a pas su fourbir ses armes.

Comme lors de cette scène d'anthologie, un repas de Seder qui tourne en eau de boudin quand la compagne de la fille Gladstone, une Afro-Américaine, prend la parole. Sacrilège, elle ironise sur les juifs qui, après la Shoah, feraient main basse sur la mémoire de l'esclavage en commémorant la fuite d'Égypte. L'oncle Tom

gagne par K.-O. face à Moïse ! « La société américaine actuelle se définit essentiellement par la victimologie, déplore Greenland. On joue à qui a été le plus opprimé. » D'où un état de panique morale généralisé, décuplé par l'affaire #MeToo, mouvement qu'il juge salutaire, même s'il en constate aussi les dégâts humains. D'ailleurs, ce démocrate convaincu estime que les libéraux dressent presque autant de murs que Trump. « Ce qui est cocasse, c'est que la majorité des artistes et des personnes intelligentes aux Etats-Unis sont de gauche. Et ces gens qui se gargarisent de promouvoir la liberté d'expression ont fait en sorte, par leur attitude, que tout le monde la ferme en permanence ! » Dans ce contexte, l'humour est désormais aussi dangereux à manier que de la nitroglycérine. Heureusement, le grinçant Seth Greenland est un expert en arme de dérision massive. Et ça, personne ne s'en plaindra. ■

CE ROMAN, QU'IL A MIS SEPT ANS À ÉCRIRE, EST INSPIRÉ DU CAS DONALD STERLING



ROMAN

SETH GREENLAND Les démons de l'Amérique

IL VIT À LOS ANGELES mais a longtemps vécu à New York. À l'instar des précédents, le cinquième roman de Seth Greenland combine l'efficacité du scénariste et la vision caustique et mordante qui est souvent la marque de fabrique des artistes de Big Apple. Entre le film *Match Point*, de Woody Allen, et *Le Bûcher des vanités*, de Tom Wolfe, cette *Mécanique de la chute* hyperhuilée tient en haleine d'un bout à l'autre. Jay Gladstone est un promoteur immobilier à qui tout réussit et qui, grâce à un sens moral dont il est très fier, prétend incarner un capitalisme juteux mais sympathique. Il a, d'un premier mariage, une fille unique, Aviva, qui renie son pedigree et par provocation devient lesbienne, une épouse qui boit un peu trop, un frère associé qui se livre à des malversations... Il est également propriétaire d'une équipe de basket comprenant le joueur star noir D'Angelo Maxwell, lequel n'est pas toujours facile à manœuvrer... Jay Gladstone est également de confession juive, ce qui donne des pages hilarantes sur les fêtes rituelles avec affrontements homériques à propos de l'État d'Israël



(on pense à Jonathan Safran Foer). À la fois dramaturge, scénariste et écrivain, l'auteur a un sens très abouti des dialogues, et le roman, de scènes virtuoses en scènes de bravoure, orchestre la déconfiture d'un homme dans un pays dominé par des conflits raciaux à n'en plus finir et un système médiatique complètement hystérique. Le moindre faux pas, le plus petit mot de travers, et la machinerie implacable du politiquement correct se met en branle. Le cauchemar de Jay Gladstone peut commencer. On ne peut spoiler l'élément déclencheur de cette descente aux enfers, qui résulte d'un enchaînement de circonstances tragicomiques menant au drame, comme la vie les aime, et les romans plus encore. Mais, ici, un réalisme exigeant situe le livre au-delà du romanesque, dans une critique très maîtrisée de la société américaine et de ses démons. Haletant. I.P.

« *Mécanique de la chute*, de Seth Greenland, Éditions Liana Levi, 672 p., 24 €. Traduit par Jean Esch.

DU MÊME AUTEUR

UN PATRON MODÈLE (2008)
Chômage, belle-mère foldingue, couple en crise... Une mauvaise passe ! Marcus Ripps hérite d'un pressing cachant un réseau de prostitution... Une comédie hilarante.

UN BOUDDHISTE EN COLÈRE (2011)
À Palm Springs, un ex-flic finit par se mêler des coups fumants de ses frères, l'un petit malfrat, l'autre représentant au Congrès. Ou comment courir le plus vite possible à sa perte.

ET DES REGRETS AUSSI (2016)
Un jeune avocat écrit de la poésie la nuit et tombe amoureux alors qu'il est touché par la maladie... Comment ça se traverse, la vie ? Mode d'emploi !

Ces trois livres sont parus aux Éditions Liana Levi.

BIO



1955 : né à New York le 22 juillet ; son père et sa mère travaillent dans la pub. / 1987 : après avoir été ouvrier dans le bâtiment et pêcheur de homards, il écrit sa première pièce de théâtre, *Girls in Movies*. / 1993 : commence à écrire pour le cinéma avec *Who's the Man*. / 2002 : collabore en tant que scénariste et producteur à la série *Arli\$S*. / 2005 : sortie de son premier roman, *Mister Bones*.

PAR BERNARD BABKINE AVEC VALÉRIE GANS, ISABELLE POTEL ET MINH TRAN HUYNH



Soutien du Parti démocrate, Jay Gladstone est l'héritier d'un empire immobilier à New York. Gardel Bertrand/hemis.fr/AFP

LITTÉRATURE

Grandeur et décadence de Jay le Magnifique

Dans *Mécanique de la chute*, Seth Greenland met en exergue les tensions raciales et communautaires aux États-Unis. Une tragi-comédie qui n'épargne personne.



MÉCANIQUE DE LA CHUTE

Seth Greenland, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch

Liana Levi, 672 pages, 24 euros

A une autre époque, on aurait pu l'appeler le Magnifique, comme Jay Gatsby, le personnage de Fitzgerald. Homme d'affaires new-yorkais, petit-fils d'un juif russe arrivé en Amérique sans un sou, Jay Gladstone réussit tout ce qu'il entreprend. Héritier d'un empire immobilier fondé par son père et son oncle, il possède six maisons, des chevaux et une équipe de basket-ball. Homme de l'ancien monde, Jay n'est pas pour autant un conservateur : il soutient le Parti démocrate et milite pour la réélection de Barack Obama. Alors que Dag Maxwell, star afro-américaine de son équipe, menace de partir s'il n'obtient pas le salaire maximum, un ancien marine noir est tué par un policier blanc dans l'une des résidences construites par la famille Gladstone. Nous sommes en 2012, le premier mandat d'Obama n'a pas apaisé les tensions raciales et l'affaire Trayvon Martin, un jeune homme noir de 17 ans, sans arme, tué par un agent de surveillance en Floride, est dans toutes les têtes.

« Nous ne sommes pas réductibles à nos actes »

C'est dans ce contexte explosif que Seth Greenland ancre son cinquième roman, l'histoire d'un homme puissant pris dans une spirale infernale, sur fond de folie médiatique et de récupération politique. Alors que sa vie se détraque, qu'il soupçonne son cousin et associé de malversations financières, Jay Gladstone commet l'irréparable en tuant le basketteur Dag Maxwell, après l'avoir trouvé au lit avec sa femme, Nicole. Est-ce un meurtre, un accident ? Le doute subsistera. Aux yeux de tous, ce fait

divers est un crime raciste. Entrent dans la danse Christine Lupo, une procureure ambitieuse et cynique, Ibrahim Muhammad, un imam qui souffle sur les braises, des journalistes et des politiciens opportunistes. « *Quel degré de complexité sommes-nous prêts à accorder à une personne ? Avec ce livre, j'essaie de montrer que nous ne sommes pas réductibles à nos actes* », résume Seth Greenland, rencontré à Paris au mois de juin.

Longtemps scénariste à Hollywood, il a bâti une redoutable mécanique narrative, qui allie l'efficacité du polar, la tragédie et la comédie. Dans une scène d'anthologie, toute la famille Gladstone est réunie chez Jay et Nicole pour le dîner de Pessah, la Pâque juive. Sous leurs yeux médusés, se déclenche une véritable guerre des tranchées quand Imani, la petite amie afro-américaine d'Aviva, la fille de Jay, engage un débat sur la mémoire de l'esclavage, l'Holocauste et le conflit israélo-palestinien. « *C'est comme si je lançais une grenade au milieu de la table* », s'amuse Seth Greenland, qui n'épargne personne et pointe les revendications identitaires qui divisent la société américaine. « *La situation est comparable à une sorte de balkanisation des groupes, c'est très préoccupant. C'est un problème social et racial qui n'a rien à voir avec la religion* », explique-t-il.

Comédie humaine menée avec maestria, *Mécanique de la chute* tend un miroir à une Amérique en feu. Débats sur l'appropriation culturelle, puissance du politiquement correct sur les campus, manichéisme du discours politique, fake news : Seth Greenland n'élude aucun sujet, fût-il glissant, en gardant le sens de l'humour qui caractérise son écriture. « *Il faut un peu de sucre pour faire passer la pilule. L'aspect comique du livre reflète ma vision de la vie : même si c'est horrible, on rit. Tous les jours. C'est ainsi que nous survivons.* »

SOPHIE JOUBERT

« JE NE VOULAIS PAS ÉCRIRE SUR TRUMP, CAR IL EST COMME UN TROU NOIR QUI ASPIRE TOUT. JE NE LE CITE JAMAIS ET L'EN SUIS FIER. »



TRIBUNE LIBRE



Le bûcher des vanités progressistes

MATTHIEU BAUMIER
Écrivain et journaliste

Paru à la rentrée de septembre dernier, *Mécanique de la chute* du romancier américain Seth Greenland s'élève au rang de critique sociale. Cet adversaire de Donald Trump y dénonce l'idéologie du progrès et le triomphe du politiquement correct dans les rangs du camp démocrate.

Parfois un roman survient et dit bien plus que des essais sur une situation politique ou sociale, une question sociétale ou un moment historique. Ce fut le cas avec *Le Bûcher des vanités* (1) en 1988, roman de Tom Wolfe – dont il faut éviter la ridicule adaptation cinématographique reniée par le romancier – dans lequel le lecteur assistait à la chute d'un riche post-soixante-huitard, Sherman McCoy, qui voyait sa vie détruite après un accident avec un jeune Noir dans le Bronx. Le premier roman de Tom Wolfe fut d'emblée un *best-seller*, ce qu'un livre ne devient pas aux États-Unis de la même façon qu'en France, c'est-à-dire par la décision de quelques personnes influentes du monde éditorial parisien, soutenues par le parti des médias convenus et par une masse de libraires formatés, majoritairement progressistes et nourris au lait libéral-libertaire. Non, les États-Unis sont un pays d'une telle taille, dans tous les domaines, qu'il faut que le lectorat suive au-delà de quelques milliers d'acheteurs pour qu'un roman s'impose au point où *Le Bûcher des vanités* s'est alors imposé. La force du livre, ce qui en fit un tel succès, est liée à l'identification : les Américains de l'époque se reconnaissaient dans la société décrite, et chaque Blanc

s'imaginait devenir Sherman McCoy, victime d'un acharnement judiciaire et médiatique incommensurable, lui le riche devenu coupable idéal de ce qui ne pouvait être qu'un crime raciste puisque la victime de l'accident était noire.

LA CHUTE EST DE RETOUR

Il se produit la même chose avec le récent roman de Seth Greenland, démocrate engagé, dont le titre, *Mécanique de la chute* (2), comme le thème sont à la fois une référence au *Bûcher des vanités* de Wolfe et la démonstration truculente que rien n'a vraiment changé concernant l'acharnement médiatique et judiciaire. Sinon que sont entrés en scène des progressistes alimentés depuis leur plus jeune âge, et en particulier lors de leur passage dans les universités, par des menus à la sauce théorie du Genre, « antiracisme » totalisant, communautarisme exacerbé, « LGBT-éisme » obsessionnel et féminisme racisé. La société américaine est ainsi croquée par un écrivain anti-Trump mais qui s'inquiète de ce qui se passe dans « son camp » : une exacerbation permanente de la question raciale. Les récentes élections de mi-mandat, gagnées à la Chambre des représentants par les démocrates mais aux résultats plutôt équilibrés pour l'ensemble des



échelons électoraux, nombreux aux États-Unis, ont montré combien cette surenchère pouvait être violente. Le parti démocrate voit monter en son sein des courants plaçant la couleur de peau, le sexe et l'origine sociale avant les compétences. Ce qui a conduit à un choix massif de femmes noires ou hispaniques, dont Alexandria Ocasio-Cortez est le symbole, plus proche de Bernie Sanders que de Joe Biden ou Bloomberg, et même aux idées allant au-delà de celles du vieux « socialiste ». Les élections présidentielles approchent et Greenland craint de voir Trump réélu, non parce qu'il serait majoritaire mais à cause des divisions au sein d'un parti démocrate qui tend de plus en plus à être biface : d'un côté, la gauche « woke » (3) du parti qui veille à ce que l'individu soit « éclairé », conscient des « discriminations » à sens unique, et reste à sa place s'il est blanc, hétéro, mâle alpha en somme ; de l'autre, le parti démocrate traditionnel et ses élus, pour qui la question des toilettes transgenres est un sujet moins fondamental. Nous parlons, ne l'oublions pas, d'un pays qui a vu en 2019 ses universités féminines non mixtes changer leurs règlements pour accueillir des étudiants hommes « se sentant femmes » et ayant fait reconnaître ce ressenti par un juge. Les batailles de polochons risquent d'être aussi animées dans les dortoirs que dans les réunions du parti démocrate.

LES PROGRESSISTES AMÉRICAINS 2.0 TUENT

À l'ère de Twitter et des autres réseaux sociaux, les progressistes ultraradicalisés tuent socialement n'importe quel homme, surtout s'il est blanc, cinquantenaire, riche, chrétien, éventuellement juif, en tout cas ni noir ni musulman, et hétérosexuel. C'est ce que décrit *Mécanique de la chute*. Avec une violence idéologique que nous pensions inégalée et qui en réalité ressemble à s'y méprendre à celle des gauches radicales en France. Dans les deux cas, l'idéologie du Progrès – croyance irrationnelle et superstition selon lesquelles demain sera toujours meilleur, comme un lendemain qui allait sans cesse devoir chanter, idéologie qu'il ne faudrait pas confondre avec



Tout va plus vite, s'accélère, s'emballe, la moindre parole devient publique, est enregistrée, son auteur est filmé, elle irrigue les réseaux sociaux.

nombre de progrès techniques (qui nierait en effet que la robotique permettant de soigner certains cancers est un progrès ?) – impose ses règles totalisantes, pour ne pas dire totalitaires, au point de voir une fille contribuer à la chute de son père. Dans *Mécanique de la chute*, comme dans les pires des régimes totalitaires, les enfants se retrouvent au service d'idéologies à même de conduire leurs parents, ici Jay Gladstone, le père, au ban de la société, et même pire, intrigue qu'il convient de ne pas dévoiler ici, sans quoi la lecture des 600 pages de ce roman exceptionnel perdrait bien de sa saveur. Ce que l'on peut en dire cependant ? Jay Gladstone est un homme riche d'aujourd'hui, personnalité publique, propriétaire de l'une des deux principales franchises de basket-ball de New York, une équipe qui peine à se qualifier pour les *play-offs* mais qui peut y parvenir si ses joueurs à 80 % noirs et sa star, Doug, lui-même noir, joueur sur le retour qui aimerait se voir offrir une fin de carrière de toute beauté

(financière), gagnent. Gladstone est un homme vivant à l'époque d'Internet. Tout va plus vite, s'accélère, s'emballe, la moindre parole devient publique, est enregistrée, son auteur est filmé, elle irrigue les réseaux sociaux, le pays, le monde, tout est faux, déformé, donc vrai, plus personne n'en sait rien : c'est l'heure de la société du spectacle de Guy Debord, une époque où ce que nous pensons être le vrai n'est rien de plus qu'un moment du faux. Comment ne pas reconnaître le côté visionnaire d'un Debord en cette matière ?

TOUCHE PAS À MON POTE AFRO-AMÉRICAIN

Avec un humour dévastateur, *Mécanique de la chute*, chacun l'aura donc compris, met en scène la chute de Jay Gladstone, mais ce n'est pas si simple et le lecteur peut se plonger dans l'intrigue magistrale de ce roman sans imaginer que tout en a été raconté ici. La charge y est forte contre le progressisme idéologique, le politiquement correct – auquel l'écrivain Seth Greenland reconnaît participer, ce qui n'est pas anodin –, les communautarismes juifs, hispaniques, afro-américains, les tensions pour savoir qui aurait le plus souffert (à ce titre, un repas juif auquel est invitée la petite amie noire de la fille de Gladstone est un summum d'humour), la manière dont la police blanche ne peut plus intervenir dès qu'un Noir est en cause, le rôle des femmes procureurs avides de succès et donc prêtes à sacrifier n'importe quel mâle blanc sur l'autel de leur carrière... Greenland le montre avec force, et bien qu'étant, répétons-le, profondément anti-Trump, il ne dit pas que ce dernier est le principal danger pesant sur l'Amérique : c'est plutôt l'extraordinaire intolérance du politiquement correct libéral-libertaire qui se fait actuellement dévorer par l'idéologie totalisante de la gauche radicale, celle qui considère qu'être blanc est une preuve naturelle de culpabilité. De quoi ? De tout. ♦

1. Tom Wolfe, *Le Bûcher des vanités*, Le Livre de Poche, 918 p., 10,40 €.

2. Seth Greenland, *Mécanique de la chute*, traduit de l'anglais par Jean Esch, Liana Levi, 672 p., 24 €.

3. *Woke* : (argot, du verbe *to wake* en anglais) vigilant en matière de justice sociale.



SI VOUS AIMEZ « LE BÛCHER DES VANITÉS »... VOUS AIMEREZ « MÉCANIQUE DE LA CHÛTE »

PAR MARGUERITE BAUX



Comme il est reposant de se glisser dans une histoire parfaitement ouvragée, qui distille la juste dose de feuilleton et de critique sociale, d'empathie et de satire, de psychologie et de dialogues bien envoyés. Au XIX^e siècle, cela s'appelait un roman réaliste – aujourd'hui, c'est le job des séries télé. Seth Greenland a d'ailleurs commencé comme scénariste et cela se sent. Depuis « Un patron modèle », on sait aussi qu'il aime jouer au chamboule-tout

avec les vies trop tranquilles. Dans le viseur de sa nouvelle machine infernale, Jay Gladstone, propriétaire d'une équipe de basket, généreux philanthrope et ami personnel de Barack Obama. Un type bien, ce Jay, à la fois classe et cool, un de ces démocrates dont on croyait encore, avant Trump, qu'ils pouvaient sauver le capitalisme. Mais ce n'est pas pour rien que le roman s'intitule « Mécanique de la chute ». Du jour au lendemain, son joueur star

l'accuse de racisme, une procureure carriériste le prend pour cible, sa fille renie ses racines et sa femme veut un bébé. Les mauvaises surprises s'abattent l'une après l'autre et, malgré l'excellente opinion qu'il a de lui-même, Jay se retrouve dans le camp du mal. Ce n'est pas forcément rendre service à Seth Greenland que de comparer son roman au « Bûcher des vanités », du regretté Tom Wolfe, dont il n'a pas la plume aiguisée. Mais, trente ans plus tard, il a le talent nécessaire pour mettre le doigt sur les nouveaux pièges de la bien-pensance, les étiquettes sociales, l'illusion qu'ont certains de se croire protégés du destin. Et surtout il sait satisfaire notre profond plaisir de lecteur, à la fois pervers et moral, de voir ce même destin les déjouer violemment. ■

« MÉCANIQUE DE LA CHÛTE », de Seth Greenland, traduit de l'anglais par Jean Esch (Liana Levi, 667 p.).





ÉTRANGER

Regarde l'homme tomber

MÉCANIQUE DE LA CHUTE, PAR SETH GREENLAND,
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN ESCH,
LIANA LEVI, 672 P., 24 EUROS.

Magnat de l'immobilier, Jay Gladstone a tout pour être heureux. Sa fortune en fait une des personnalités les plus en vue de Manhattan. Sa femme, Nicole, est terriblement sexy, et son équipe de basket, qu'il a acquise en souvenir de ses années de collège, compte D'Angelo, « Dag », Maxwell pour joueur, la star noire de la discipline. Au vrai, Jay n'a jamais été raciste, ce qui fait de lui une exception dans son milieu : « Adolescent blanc maigrelet issu des banlieues résidentielles aux vastes pelouses de l'Etat de New York, royaume du golf et du tennis, des dry martinis, des piscines, des vacances en Europe, des universités prestigieuses et de la psychanalyse, Jay vouait une passion à la culture "nègre", un terme à l'époque encore toléré. (...) Il était fasciné par cette culture remarquable produite par les Afro-Américains dans toute sa prolifération tapageuse. » Seulement voilà : une poussière dans le bel engrenage de sa vie suffit à le faire dégringoler de son piédestal. Dans un roman formidablement distrayant, Seth Greenland (« Mister Bonés », « Un bouddhiste en colère ») raconte, côté coulisses, les aléas d'une existence placée sous le signe de la bonne fortune. D'abord, Dag veut renégocier son contrat à la hausse, alors qu'il est en fin de parcours. Franklin, le frère de Jay qui gère les casinos du groupe, a une fâcheuse tendance à piquer dans la caisse, tandis que Nicole, qu'obsède l'idée d'avoir un enfant avec Jay (lequel n'en veut pas), décide de se taper le joueur vedette de l'équipe de son mari. C'est le point de bascule (dommage d'ailleurs que le lecteur le sente arriver) où tout, dans le roman, commence à partir à vau-l'eau. Mais l'ambition du livre dépasse celle d'un vaudeville conjugal. D'autres intrigues viennent se greffer sur la narration principale, mettant notamment en scène un procureur qui se verrait bien gouverneur de l'Etat, Christine Lupo, ou un jeune Noir, John Eagle, qu'un flic descend alors qu'il se précipitait vers lui, inexplicablement nu. Fresque à la Tom Wolfe, le roman de Seth Greenland (*photo*) restera comme l'un des plus séduisants romans américains sur le New York des années 2010. **DIDIER JACOB**





L'HISTOIRE de la semaine

LA DERNIÈRE SÉLECTION DU RENAUDOT BOUCLE LA LISTE DES FINALISTES POUR LES GRANDS PRIX D'AUTOMNE, DÉCERNÉS LA SEMAINE PROCHAINE.

Prix d'automne: un dernier tour de piste

Récompense

En dévoilant, le mardi 29 octobre, sa sélection finale, le jury du Renaudot a bouclé le dernier tour de piste des grands prix d'automne, alors que les membres du Médicis se sont défaits les mêmes jours en annulant la

proclamation de leur 3^e liste. Leur précédente sélection de neuf romans français est donc la dernière. Restent en lice du Renaudot, pour succéder à Valérie Manteau, cinq romanciers : Emma Becker pour *La Maison*, Jean-Luc Coatalem (également

finaliste du Goncourt) avec *La Part du fils*, la jeune Victoria Mas (*Le Bal des folles*), Jean-Noël Orenge (*Les Jungles rouges*) et Abdourahman A. Waberi (*Pourquoi tu danses quand tu marches?*). Du côté des essais, trois titres ont été retenus par le

Renaudot : *La Bruyère* de Jean-Michel Delacompète, (*Très Cher cinéma français* d'Éric Neuhoff et *A Tabesnte* de Martine de Raubaudy. Verdict le lundi 4 novembre vers 13 heures, dans la foulée de l'attribution et de la proclamation du prix Goncourt. T. C.

Le jury du prix du Figaro littéraire sous les arcades du Palais-Royal devant le Grand Véfour, à Paris, le 21 octobre 2019.



SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

Des prix littéraires concoctés par « Le Figaro »

PRIX FIGARO LITTÉRAIRE-GRAND VÉFOUR Comme chaque année, dix critiques réunis au célèbre restaurant du Palais-Royal pour un déjeuner, ont choisi leurs lauréats, avant l'heure officielle des grands prix.

ÉRIC NEUHOFF
eneuhoff@lefigaro.fr

LES JURÉS littéraires ont bien du souci. Chaque automne, ils surveillent leur poids. Tous ces repas où ils doivent parler des livres de la rentrée. Pour eux, un roman lu, c'est un kilo supplémentaire. À ce tracas s'ajoute cette année une sourde angoisse. Le restaurant Drouant étant en travaux, la salle à manger des Goncourt sera-t-elle prête pour décerner le célèbre prix ? Au Véfour, ces problèmes n'ont pas lieu d'être. L'endroit est éternel, impérissable.

Comme toujours, dix critiques s'y réunissent pour attribuer leurs récompenses en toute liberté, sans se soucier des listes officielles... Se sont donc retrouvés pour nouer une serviette autour du cou Étienne de Montety (*Le Figaro littéraire*), Nicolas Ungemuth (*Figaro Magazine*), Olivia Mauriac (*Madame Figaro*), Marie-Françoise Leclère (*Le Point*), Grégoire Leménager (*L'Obs*), Louis-Henri de La Rochefoucauld (*Lire*) et Fabrice Gaignault (*Marie-Claire*).

Le chef Guy Martin accueille ces valeureux lecteurs dans le salon du premier étage, qui est blanc et lumineux. Sur les grilles du Palais-Royal, une affiche proclame : « Défense de nourrir les pigeons ». Un des invités s'inquiète : « C'est nous, les pigeons ? » Un autre répondit : « Ah non, nous sommes plutôt des faisans. » Un troisième commenta : « En tout cas, nous ne sommes pas des perdreaux de l'année. » Le ton était donné. Il ne s'agissait pas de s'ennuyer. Pourtant, l'instant était empreint d'une certaine gravité.

À l'apéritif, l'assemblée leva son verre de champagne Joseph Perrier au souvenir de l'écrivain américain Nick Tosches qui venait de mourir. Ce maverick avait révolutionné la critique de rock, ce qui ne l'empêchait pas de dîner à la

LE JURY

Réunis autour du chef Guy Martin, de gauche à droite : Jean-Claude Rapiengeas (*La Croix*), Fabrice Gaignault (*Marie-Claire*), Éric Neuhoff (*Le Figaro*), Étienne de Montety (*Le Figaro littéraire*), Marianne Payot (*L'Express*), Olivia Mauriac (*Madame Figaro*), Nicolas Ungemuth (*Le Figaro Magazine*), Marie-Françoise Leclère (*Le Point*), Grégoire Leménager (*L'Obs*), Louis-Henri de La Rochefoucauld (*Lire*).

Minetta Tavern de New York, où l'on sert des huîtres avec des saucisses comme à Bordeaux, en compagnie de Keith Richards. Des noms d'auteurs volaient autour de la table. Gaignault demanda comment les choses se passaient. Il ne fut pas déçu. La Rochefoucauld racontait qu'il avait interviewé Régine sur la scène d'un théâtre, à Brive.

Après une telle expérience, couronner les romans de la rentrée doit sembler une peccadille. Ungemuth voulait que *Mélatone*, parodie du dernier Houellebecq, soit de la partie. Il fut question du *Bal des folles*, signé Victoria Mas. Sa mère, la chanteuse Jeanne Mas, n'avait-elle pas enregistré *En rouge et noir* ? On ignore si les prix authentiques sont décernés dans de telles conditions. Est-ce que quelqu'un avait lu les inédits de Proust ? Olivia Mauriac, qui avait un manteau aussi jaune que les couvertures de chez Grasset, osa à peine rappeler qu'elle appartenait à la famille du génial Marcel. Cette modestie étonna les convives. On eut du mal à s'entendre sur le nom de l'auteur du *Ghetto intérieur*. Amorigena ? Non, Santiago. Amorigena, c'était pourtant simple. La betterave cuite au jus de

caviar Kaviari calma les esprits. Où en était-on, déjà ? Il fallait choisir le lauréat du Goncourt. Avec *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* (L'Olivier) - encore un titre impossible à retenir - Jean-Paul Dubois s'imposa devant *Par les routes* de Sylvain Prudhomme (Gallimard) par sept voix contre trois au deuxième tour. Pour fêter ça, les verres se remplirent d'un joyeux marsannay du domaine Bouvier. Ce vin rouge accompagnait à merveille les ravioles de foie gras, qui sont un des emblèmes de la carte.

Un ange survola la nappe

La discussion montait d'un ton. Un des convives citait Yann Moix à tout bout de champ. Pourquoi que les cuisines ne nous servent pas le plat préparé dans Orléans. Des grimaces torquent les visages (la décence nous interdit ici de préciser le contenu de l'assiette incriminée). Il fallut passer au Renaudot. Deux tours, là encore. L'épatant roman de Jean Le Gall sur les années 80, *L'île introuvable* (Robert Laffont), battit par six voix contre quatre *Mur Méditerranée* de Louis-Philippe Dalember (Sabine Wespieser). Un informé expliqua que celui-ci allait obtenir quelque chose durant

la foire de Brive. Un farceur s'étonna qu'on puisse avoir un prénom de roi et s'appeler comme un encyclopédiste. On aborda le sujet des pseudonymes. Pourquoi se cacher quand on écrit ? Surtout, pourquoi prendre un nom de gourmette, dit Ungemuth. L'expression eut son petit succès. C'était maintenant le Femina. Non, pas Yann Moix, soupira l'assemblée, car son supporter remettait ça. Un tour suffit pour que Dominique Barbéris l'emportât par six voix contre quatre devant Dalember, décidément malchanceux. La vérité oblige à reconnaître qu'*Un dimanche à Ville-d'Avray* (Arléa) est une des belles réussites de la saison, cette femme qui confie un secret à sa sœur, après tout ce temps.

Le filet de canette poêlé permit une pause dans les délibérations. Chacun évoqua soudain la pire interview qui lui était tombée dessus. Des rires éclatèrent. Plusieurs d'entre nous furent obligés de parler de Christine Angot. Que devenait-elle, à propos ? Même Ruquier s'était dispensé de ses services. Quel ingrât ! Il y eut des phrases pleines de regrets sur François Nourissier. Montety avait déjà eu en main les formidables chroni-

ques cinématographiques de Bernard de Fallois à paraître la semaine prochaine. La polémique faisait alors beaucoup moins peur qu'aujourd'hui.

Sylvain Prudhomme se rattrapa avec le Médicis : six voix contre quatre à Dalember (décidément !). L'Interallié alla aussi promptement au récit déchirant d'Oliver Frébourg, *Où vont les fils ?* (Mercure de France), par huit voix contre deux à Dalember (cela finissait par être un gag).

Le dessert, des petits choux et des pommes caramélisées à la fève tonka, inclina les participants à la générosité. Un coup de chapeau fut attribué à un auteur étranger. Six voix se portèrent sur *Mécanique de la chute* de Seth Greenland (Liana Levi), un nouveau *Bücher des vanités*, contre deux à *Ordesa* de Manuel Vilas (Sous-sol). Ouf. Un ange survola la nappe. La satisfaction du devoir bien fait se mêlait à un sentiment de dépit. En effet, tous les lauréats auraient droit à un dîner pour deux au Véfour. Même pour un Américain, cela mérite de traverser l'Atlantique. Quels veinards ! En ce qui nous concerne, il va falloir attendre un an. C'est long, douze mois. ■

NOTRE GONCOURT

Jean-Paul Dubois



Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon (L'Olivier)

NOTRE RENAUDOT ÉTRANGER

Seth Greenland



Mécanique de la chute (Liana Levi)

NOTRE RENAUDOT

Jean Le Gall



L'île introuvable (Robert Laffont)

NOTRE FEMINA

Dominique Barbéris



Un dimanche à Ville-d'Avray (Arléa)

NOTRE MÉDICIS

Sylvain Prudhomme



Par les routes (L'Arbalète/Gallimard)

NOTRE INTERALLIÉ

Olivier Frébourg



Où vont les fils ? (Mercure de France)

ARLEA, FRANCIS BOUCHON / LE FIGARO, É. ROBERT ESPALÉU / ROBERT LAFFONT, M. MERCURE DE FRANCE, IMANTOYAN / ARBALÈTE



DÉBATS AUTOUR DU MONDE

« Aux États-Unis, les écrivains et artistes s'autocensurent par peur du lynchage »

PROPOS RECUEILLIS PAR

EUGÉNIE BASTIÉ [@EugenieBastie](#)

LE FIGARO - Certains critiques ont comparé votre roman au *Bûcher des vanités* de Tom Wolfe. Que pensez-vous de cette comparaison ?

Seth GREENLAND. - Je suis un grand fan de Tom Wolfe depuis que j'ai lu *Acid Test* quand j'avais 17 ans et j'ai beaucoup aimé *Le Bûcher des vanités*. J'ai lu tous ses romans et je pense, d'ailleurs, que c'est son meilleur. Quelques similitudes existent, bien évidemment, avec *Mécanique de la chute*. Un puissant homme blanc américain tue accidentellement un homme noir et les problèmes surviennent. Mais, globalement, les similitudes s'arrêtent là. Tom Wolfe, malgré son indéniable talent de conteur, n'est pas un auteur axé sur la psychologie. J'ai écrit un roman psychologique dans lequel le lecteur a constamment accès à l'intériorité du héros, Jay Gladstone, mais également à celle de tous les personnages principaux. Contrairement à Sherman McCoy, obscur trader dans le roman de Wolfe, Jay Gladstone est

une personnalité publique vivant à l'ère d'internet. Son malheur est inéluctablement lié aux circonstances particulières de son époque, celle de la populace de Twitter, des fusillades policières et du politiquement correct. En outre, Glads-

tone est juif et l'un des thèmes de mon livre est la relation historique tendue entre Juifs et Afro-Américains aux États-Unis.

Vous décrivez très habilement les mécanismes du politiquement correct. Diriez-vous que le politiquement correct reste une réalité incontestable dans l'Amérique d'aujourd'hui ?

Le débat national sur le politiquement correct en est venu à définir l'époque dans laquelle nous vivons. Commençons par définir cette expression : le politiquement correct, dans son sens le plus élémentaire, désigne la sensibilité aux sentiments des autres. La plupart des êtres humains rationnels, à savoir ceux qui ne sont pas des sociopathes, peuvent convenir que pour vivre dans une société pacifique et productive, faire preuve d'une certaine sensibilité aux sentiments des autres est une bonne chose. Examinons, à présent, le contexte historique. Depuis la fondation de l'Amérique et jusqu'à très récemment, les femmes, les homosexuels, les Afro-Américains et d'autres groupes marginalisés n'ont pas eu le même accès aux avantages que confère la citoyenneté américaine que les hommes blancs chrétiens. La plupart des Américains se sont mis d'accord au fil des cinquante dernières années pour dire que cela devrait changer et notre société s'est transformée à tel point que nous avons déjà eu un président noir (qu'est-ce qu'il nous manque !), que les couples gays peuvent se marier et que les portes qui étaient fermées aux femmes sont désormais grandes ouvertes. Ainsi, même s'il y



a encore beaucoup de chemin à parcourir, les choses ont évolué. Toutefois, cela n'est pas suffisant pour une certaine partie de la gauche qui estime que l'échelle des privilèges doit être inversée. Dans cette vision du monde, les groupes qui étaient auparavant marginalisés devraient maintenant être privilégiés et inversement. Comme la situation a été trop injuste pendant très longtemps, des gens de gauche bien intentionnés s'attellent à réparer toutes les inégalités en même temps, ce qui conduit à une sorte de période jacobine de rectitude morale (mais sans la guillotine), un concept familier aux lecteurs français.

Telle est la bataille qui se déroule en Amérique aujourd'hui. La gauche est perçue comme trop sensible et la droite comme ignorante et anhistorique. Ces deux manières de les présenter recèlent, chacune, une part de vérité. Pour un écrivain, ce contexte est troublant. Alors que les jugements critiques émanaient autrefois de la seule droite, ils émergent aujourd'hui avec la même vigueur, voire avec plus de virulence, de la gauche qui, tout en prétendant abhorrer l'héritage de Staline, n'est que trop heureuse d'imiter son approche de la culture. Aux États-Unis, existent désormais deux phénomènes : la *call-out culture* (culture de la dénonciation), qui signifie que si une personne fait une déclaration perçue comme une chose à ne pas dire, elle se fera lyncher sur Twitter, mais aussi la *cancel culture* (littéralement « culture de l'effacement »), une version encore

plus acerbe de la *call-out culture*, dont le but est littéralement de ruiner la carrière de la personne en question. La situation est intenable et manque cruellement d'humour. L'humour fait, à présent, l'objet d'une surveillance étroite. La police de l'humour est partout, ce qui tombe plutôt bien puisqu'un clown occupe la Maison-Blanche.

Votre personnage principal, Jay Gladstone, est un milliardaire démocrate juif persuadé d'être du côté du progrès, mais il est sévèrement critiqué par sa propre fille qui étudie le

genre et la race à l'université. La morale de cette histoire est-elle que les libéraux sont dévorés par leurs propres héritiers ?

Même si ce n'était pas mon intention lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, la relation entre Jay Gladstone et sa fille Aviva reflète ce qui se joue actuellement au sein du Parti démocrate où l'aile gauche (Aviva) lutte avec le centre (Jay) pour prendre le contrôle du parti. Pour Aviva et ses amis, Jay est un capitaliste vorace et les idées progressistes qu'il défend sont tout sauf convaincantes. À gauche, il existe toutes sortes de tests de pureté conçus pour déterminer si quelqu'un est suffisamment *woke* (*éveillé, conscient des injustices qui pèsent sur les minorités, NDRL*), une expression qui s'est répandue depuis que j'ai commencé à écrire le livre et qui signifie, globalement, être favorable au programme de l'extrême gauche. À l'heure actuelle, aux États-Unis, la « gauche éveillée » est en conflit avec les progressistes traditionnels et ma crainte est que cette lutte fratricide pourrait conduire à la réélection de Trump.

Sans entrer dans un débat sur la politique publique, ces désaccords entre gens de gauche arrivent au plus mauvais moment. Défendre les droits des personnes transgenres pour qu'elles puissent utiliser les toilettes qu'elles veulent est certes important, mais cela ne devrait pas faire partie du débat national, en ce moment, si l'objectif est de se débarrasser de Trump.

Votre livre décrit également la chute d'un homme incapable de se défendre.

Êtes-vous préoccupé par la notion de lynchage médiatique à l'ère des réseaux sociaux ?

Bien que les réseaux sociaux aient leur utilité (je vais tweeter un lien vers cette interview!), ils sont, en grande partie, un ramassis de déchets toxiques et l'un des aspects les plus inacceptables de ce nouveau monde dans lequel nous vivons est le lynchage qui s'y déroule. « Lyncher » est un mot profondément chargé d'histoire aux États-Unis, pour des raisons évidentes, mais en tant que verbe qui décrit une exécution extrajudiciaire métaphorique, il est difficile de trouver mieux. Puisque la culture de la honte reste particulièrement



ancrée dans le pays (à l'exception de Donald Trump qui n'a honte de rien), se faire lyncher sur les réseaux sociaux reste un véritable problème pour la plupart des gens à qui cela arrive. Alors, est-ce que cela m'inquiète? Oui, bien sûr. L'un des effets secondaires regrettables de ce phénomène est que les écrivains et les artistes s'autocensurent désormais, bien plus qu'ils ne l'auraient probablement fait avant l'avènement de Twitter et de ses esprits prompts à s'enflammer. C'est un contexte difficile pour les personnes créatives et cela nous ramène à votre question précédente sur le politiquement correct. La gauche et la droite sont tout aussi coupables d'essayer de détruire des gens sur les réseaux sociaux, mais il faut bien avouer que, dans cet exercice, la gauche est bien meilleure.

Quand on généralise la souffrance, on a le communisme. Quand on particularise la souffrance, on a la littérature, écrivait Philip Roth dans *J'ai épousé un communiste*. Êtes-vous d'accord?

Je suis ravi que vous parliez de Philip Roth. Cela m'offre l'opportunité de vous dire à quel point j'admire son œuvre. Je suis d'accord avec ce qu'il a écrit à propos du communisme et de la littérature. La littérature est un antidote parfait à l'idéologie puisqu'elle exalte l'individu. Elle nous permet d'accéder à la conscience d'une autre personne dans une plus grande mesure que toute autre forme d'art. Elle favorise l'empathie, ce qui est rare de nos jours, et l'appréciation de la nuance. ■

SETH GREENLAND

Son quatrième roman vient d'être traduit en France sous le titre *Mécanique de la chute* (Liana Levi).

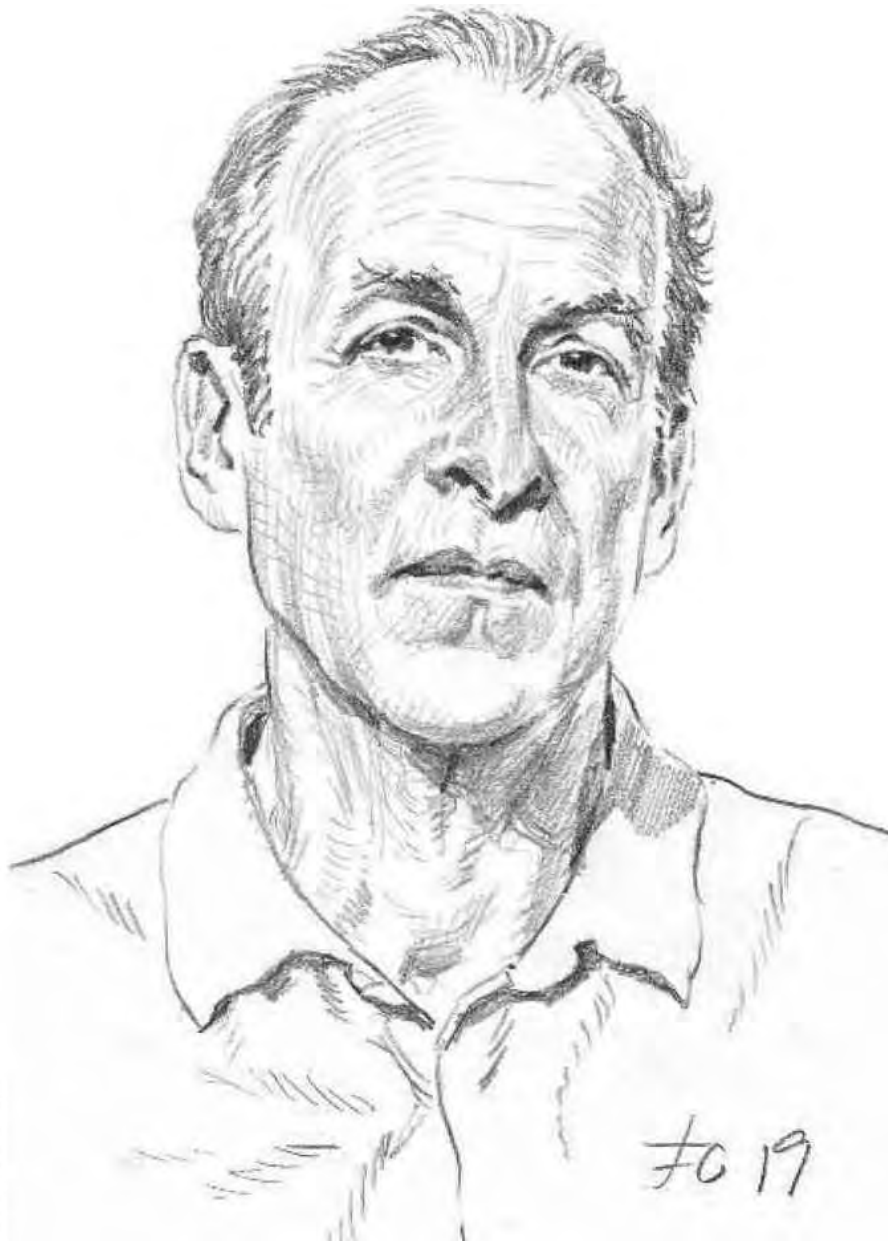
L'écrivain américain Seth Greenland y raconte la mort sociale d'un homme à l'époque de Twitter, des fusillades policières et du politiquement correct. Résolument hostile à Trump, Seth Greenland s'inquiète

cependant des surenchères d'une gauche américaine obsédée par la question raciale.



MÉCANIQUE DE LA CHUTE
Seth Greenland,
Éd. Liana Levi,
672 p., 24 €.

À l'heure actuelle, la « gauche éveillée » est en conflit avec les progressistes traditionnels et ma crainte est que cette lutte fratricide conduite à la réélection de Trump



DESSIN CLAIREFOND



CULTURE LIVRES

Notre palmarès des

LE JURY
Claude Arnaud
Jean-Paul Enthoven
Marc Lambron
Marie-Françoise Leclère
Sébastien Le Fol
François-Guillaume Lorrain
Thomas Mahler
Saïd Mahrane
Julie Malaure
Valérie Marin La Meslée
Violaïne de Montclos
Christophe Ono-dit-Biot
Sophie Pujas
Michel Schneider
Laurent Theis

Question d'équilibre.
De la Russie hantée
d'Andrei Biely à
l'Amérique hystérique
de Bret Easton Ellis,
notre liste de lectures.

Visible titles on the stack:
BRET EASTON ELLIS
L'archipel français Jérôme Fourquet
Barbarossa
MONSTRES
Le siècle des révolutions Edmond Simeon
JULIEN GREEN
LES CHRÉTIENS
TOUT HOMME
Singe toi même



« **Mécanique de la chute** », de **Seth Greenland** (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Jean Esch, *Liana Levi*, 672 p., 24 €)

Crime raciste ou méprise accidentelle ? Un policier blanc abat un Noir dans une résidence appartenant à Jay Gladstone, riche promoteur immobilier et mécène d'une équipe de basket. S'enclenche alors pour le promoteur, pris dans un engrenage médiatico-judiciaire, la mécanique de la chute. L'argent ne fait pas le bonheur ? Voire. Peut-être n'est-ce vrai que pour ceux qui, quoique riches, sont bons, généreux, ouverts, purs. Ce qui compte ici, c'est que ce sont les violents qui l'emportent. Telle est la morale immorale de ce roman, une fulgurante *failure story* dans la société américaine de 2012, en proie au politiquement correct, où déjà toute vérité est alternative et tout adversaire un ennemi à abattre. Romancier et scénariste de séries, Greenland sait de quoi il parle : son roman a été boycotté par une partie de l'Amérique paralysée par la bien-pensance. **M. S.**

« **La colombe d'argent** », d'**Andreï Biely**

(traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton, *Noir sur Blanc*, 450 p., 21 €)

Pour finir, un trésor retrouvé ! Un chef-d'œuvre halluciné écrit en 1908 par Andreï Biely, grand lecteur de Gogol et l'un des chefs de file de l'école symboliste russe. Sa réédition offre l'occasion de plonger dans un monde hanté. Le héros de « La colombe d'argent », un intellectuel occidentalisé et tourmenté, se laisse séduire par une paysanne et tombe sous la coupe du fondateur d'une secte étrange. L'auteur ausculte ici l'âme russe, mais aussi le monde en crise de cette prérévolution qui s'ignore, où les vieux schémas aristocratiques sont à bout de souffle. Il met aussi en scène la quête effrénée d'une autre réalité, entre élans mystiques et cérémonies occultes. « *Le véritable héros du livre, ce sont les chuchotis de ces forces magiques qui habitent le monde* », résume Georges Nivat dans sa postface. Fascinant, poétique et flamboyant. **S. P.**



SP - ROMANOS/LESTRA - EDITORIS LAMIA LEO/SP - PATRICE HERRAND/LESTRA

Les prix décernés par « Le Point » en 2019

Prix Wolinski de la BD :
Jean-Marc Rochette,
« Le loup »
(Casterman)

Prix du Polar européen :
Tim Willocks,
« La mort selon Turner »
(Sonatine)

Prix de la Biographie :
Anne Kerlan,
« Lin Zhao, combattante de la liberté »
(Fayard)



Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827



Seth Greenland, en juin 2019.

MÉCANIQUE DE LA CHUTE, Seth Greenland,

traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, éd. Liana Levi, 668 p., 24 €

Le magnat crucifié

Une comédie grinçante sur les ravages du politiquement correct à l'américaine.

★★★★☆



La tyrannie des identités, cet excellent sujet de roman, est au cœur de cette saga de 600 pages où Seth Greenland décrit la racialisation des rapports sociaux aux États-Unis et le ressentiment croissant entre les communautés. Jay Gladstone est un magnat de l'immobilier new-yorkais. Progressiste, démocrate, créateur d'une fondation caritative qui distribue des millions de dollars en bourses aux jeunes afro-américains défavorisés, Jay se croit irréprochable en matière de tolérance et d'antiracisme. Jusqu'à ce qu'il se trouve impliqué dans un accident survenu à la vedette noire de l'équipe de basket dont il est propriétaire. Aux États-Unis, toute blessure provoquée à un Noir par un Blanc peut tourner au scandale raciste. Surtout quand le procureur chargé de l'affaire a des ambitions électorales et cherche à faire un exemple...

Malgré sa notoriété, Jay bascule dans une lessiveuse médiatico-judiciaire, avec le sentiment

d'être condamné d'avance par la justice et l'opinion. Seth Greenland décrit la mécanique de cette chute en entrelaçant l'intime et le social, la famille et la politique. En résulte une comédie captivante, grinçante et souvent drôle, pleine de scènes d'anthologie dont une fête de Pessah qui tourne au règlement de compte intercommunautaire à la suite des remarques agressives de la petite amie de la fille de Jay, une lesbienne noire biberonnée aux *gender studies*, obsédée par Israël et jalouse de la réussite sociale des Juifs d'Amérique. L'auteur a un talent certain pour la satire, et la dent plutôt dure à l'encontre du *politically correct*, de la sociologie universitaire et de l'hystérie raciale. On pense à Tom Wolfe, ce roman jouant sur les mêmes ressorts que *Le Bûcher des vanités*, dont il constitue un peu la version 2.0, actualisée à l'ère des cabales en ligne et des crucifixions sur les réseaux sociaux. C'est dire si ce très bon livre en dit long sur notre époque, sur les États-Unis et sur ce qui, peut-être, attend la vieille Europe.

Bernard Quiriny



La bonne étoile

FRAGILE Un millionnaire se voit accusé de racisme dans ce roman de Seth Greenland sur l'argent, le pouvoir, le couple

Diriger une équipe de basket professionnelle aux États-Unis constitue une passion dangereuse. Promoteur immobilier richissime, héritier flamboyant d'une grande famille juive, Jay Gladstone en est bien conscient. Mais il n'en a cure. Le héros du roman de Seth Greenland est « un homme habitué à franchir des obstacles insurmontables ». Et la possession d'un club de la NBA lui procure à chaque match des salves d'émotion à nulle autre comparables. Mais le soutien du public n'est jamais acquis. Les supporters se montrent souvent versatiles, quand certains jeunes Noirs ne se montrent pas franchement antisémites. Et, surtout, les stars du basket ont beau être des colosses, ils n'en sont pas moins fragiles, physiquement et psy-

chologiquement. Surtout avec la pression médiatique qui règne autour d'eux. Quand l'histoire de ce roman débute, Jay Gladstone a toutes sortes de soucis : avec son cousin qu'il soupçonne de détourner de l'argent de leur empire familial, ou encore avec sa seconde épouse, Nicole, une charmante quadragénaire portée sur l'alcool qui veut absolument un enfant, ce qui avait été exclu au départ.

Tout cela le perturbe, mais il est avant tout obnubilé par la renégociation du contrat avec la star de sa formation, D'Angelo Maxwell, un géant noir de 2,07 mètres pour 106 kilos, surnommé Dag. Âgé de 32 ans, il se trouve sur « une pente descendante programmée », dans le « monde darwinien du basket professionnel ». Comment lui faire revoir ses prétentions à la baisse sans l'humilier ni se faire traiter de raciste ? L'angoisse du vieillissement et la volonté de maintenir son train de vie rendent l'intéressé de plus en plus nerveux. Si bien qu'un soir Dag entreprend d'aller corriger à Los Angeles le basketteur, qui couche avec son épouse dont il est séparé. Pareil comportement, jugé « indigne d'une star de la NBA », pourrait être lourd de conséquences, car le joueur s'est blessé à la main avec laquelle il tire, compromettant les chances de son club d'arriver en phases finales du championnat.



Or Jay s'est donné comme feuille de route de briller dans la vie publique après avoir fait des étincelles dans le sport pro, lorgnant le poste d'ambassadeur en Allemagne, qu'Obama pourrait lui accorder pour le remercier de la consistance de ses dons...

Mais il y a pis : à un grand dîner de gala donné par le président, Dag et la femme de Jay font plus que sympathiser... À partir de là, tout part en vrille. Car le magnat de l'immobilier va faire payer à sa star sa conduite insupportable, jusqu'à un accident tragique. On n'en racontera pas davantage. Disons que le cœur de cette fiction ambitieuse, sorte de grand concert de destins qui s'entrechoquent, ce sont les tensions terribles – et rarement abordées – entre la communauté juive et la communauté noire. Avec une justice tiraillée entre les lobbys, quand, à quelques jours d'intervalle, la même procureure doit statuer sur deux affaires dans lesquelles des mâles blancs ont causé accidentellement la mort de Noirs. En effet, l'autre personnage central du roman de Seth Greenland, c'est une ambitieuse magistrate du nom de Christina Lupo. Cette maîtresse femme va devoir traiter de l'accident entre Jay et Dag, alors qu'elle est déjà

« Dans le combat entre vous et le monde, misez sur le monde »

Franz Kafka

aux prises avec une autre affaire ultra-médiatisée, dans laquelle un policier blanc a abattu un ancien caporal noir alors qu'il effectuait sa gymnastique entièrement nu au pied de son immeuble. Ne sachant comment s'en dépêtrer, prise entre la colère de la communauté musulmane et les pressions des syndicats de police, la procureure va se servir de Jay Gladstone...

Seth Greenland se place dans la tête de chacun des protagonistes. Tous sont attachants, avec leurs attentes souvent démesurées, leurs envies et leurs failles. Ils croient en leur chance, ils parient sur leur bonne fortune, persuadés que les risques qu'ils prennent vont s'avérer payants. Mais « dans le combat entre vous et le monde, misez sur le monde ». L'injonction émane de Franz Kafka. Elle figure

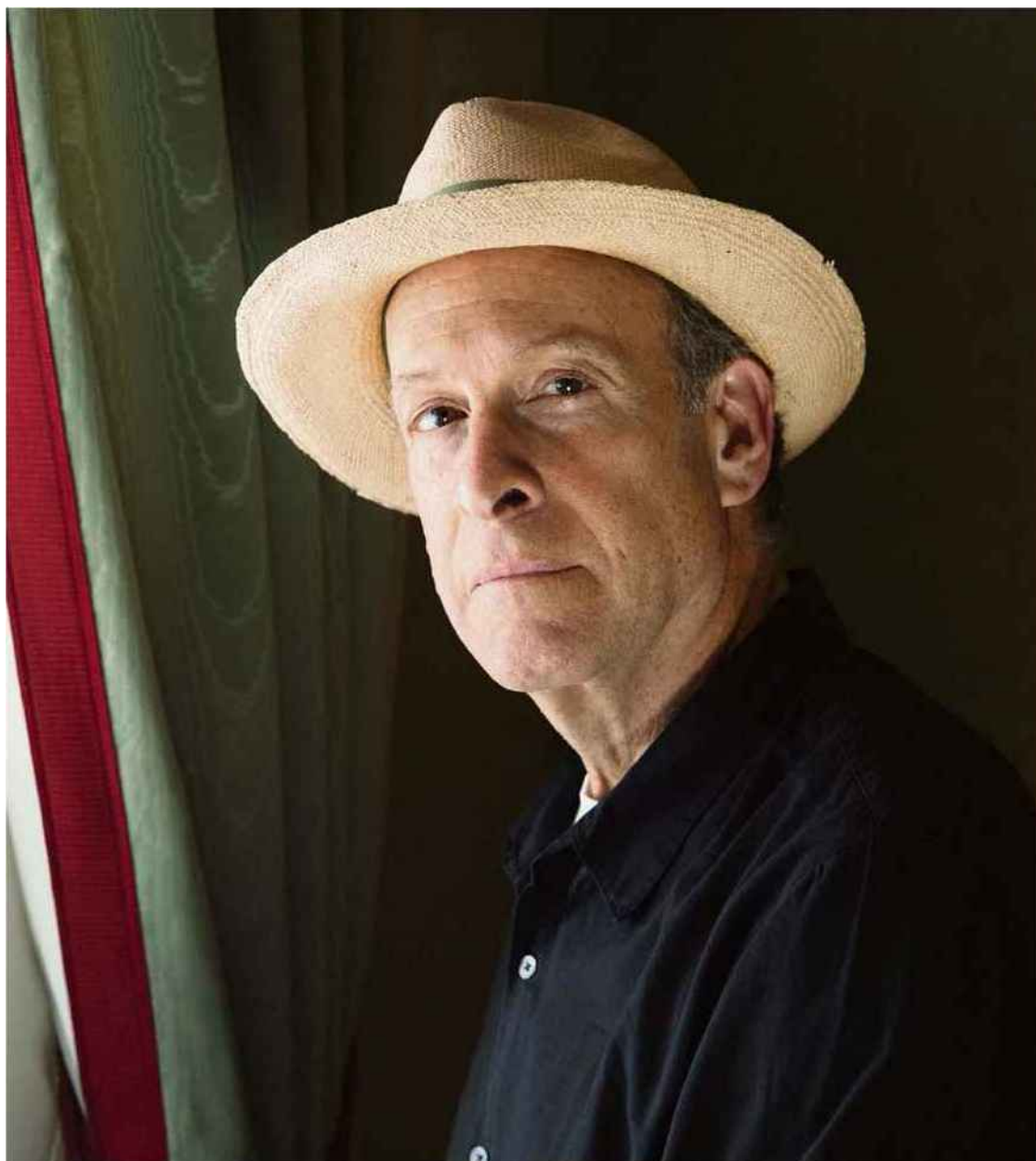
en exergue de la deuxième partie du roman, justement intitulé *La mécanique de la chute*.

Au-delà d'une peinture sans concession de l'Amérique d'aujourd'hui, dans la lignée d'un Tom Wolfe ou d'un Philip Roth, Greenland se livre à une réflexion sur la fragilité de la position sociale de chaque individu, de chaque être humain dans une société sans pitié ni pardon. Avec une question centrale qui le hante : mérite-t-on vraiment son sort ? Et ce, alors que les réseaux sociaux décident de tout et font passer en jugement les impétrants. Sans recours ni appel possibles. ●

FRANÇOIS VEY



MÉCANIQUE DE LA CHUTE
SETH GREENLAND, TRAD. JEAN ESCH,
LIANA LEVI, 672 PAGES, 24 EUROS.



Seth Greenland. PATRICE NORMAND/LEEXTRA



LA SÉLECTION JDD FRANCE INTER

Augustin Trapenard

France Inter

Âge d'or

Jean Védrynes, Fayard

Ici n'est plus ici

Tommy Orange, Albin Michel

Anne-Julie Bémont

Radio France

Le Ghetto Intérieur

Santiago H. Amigorena, P.O.L

Berta Isla

Javier Marías, Gallimard

Marie-Laure Delorme

JDD

Les souvenirs viennent à ma rencontre

Edgar Morin, Fayard

Ordesa

Manuel Vilas, Sous-Sol

François Vey

JDD

La Télégraphiste de Chopin

Eric Faye, Seuil

Mécanique de la chute

Seth Greenland, [Liana Levi](#)

Ilana Moryoussef

France Inter

Propriété privée

Julia Deck, Minuit

Berta Isla

Javier Marías, Gallimard

Laëtitia Favro

JDD

Les Simples

Yannick Grannec, Anne Carrière

Ordesa

Manuel Vilas, Sous-Sol



Lire

LE CHOIX DES JOURNALISTES DU JDD ET DE FRANCE INTER

Augustin Trapenard France Inter

Querelle
Kevin Lambert,
Le Nouvel Attila



Ordesa
Manuel Vilas,
Sous-Sol



Anne-Julie Bémont France Inter

Par les routes
Sylvain Prudhomme,
Gallimard



Ordesa
Manuel Vilas,
Sous-Sol



Marie-Laure Delorme JDD

Le Ghetto intérieur
Santiago H. Amigorena, P.O.L



Berta Isla
Javier Marías,
Gallimard



François Vey JDD

Le Chagrin des origines
Lorette Nobécourt,
Albin Michel



Un livre de martyrs américains
Joyce Carol Oates,
Philippe Rey



Ilana Moryoussef France Inter

Avant que j'oublie
Anne Pauly,
Verdier



Mécanique de la chute
Seth Greenland,
Liana Levi



Laëtitia Favro JDD

La Tentation
Luc Lang,
Stock



Mon année de repos et de détente, Ottessa Moshfegh, Fayard





Seth Greenland

LA CHASSE AU SORCIER BLANC

Si l'Amérique est le pays du politiquement correct le plus oppressif et le plus délirant, cette nation continentale excessive et paradoxale est aussi capable de produire les meilleures satires d'elle-même. L'un des grands romans étrangers de la rentrée est signé **Seth Greenland** et croise **Kafka** et **Wolfe** pour mettre en scène la nouvelle inquisition.

Armé d'une intrigue implacable, Seth Greenland signe un roman choral puissant autour des impasses d'une société américaine où l'opinion fait office de vérité et où l'apparence a plus de poids que les actes. On trouvera un peu du *Procès* de Kafka dans la nature de la tension et du dispositif infernal et, plus directement, quelque chose du *Bûcher des vanités* de Tom Wolfe dont la filiation n'est pas occultée. New-York, 2012. À la tête d'un empire immobilier construit pierre après pierre par ses aînés, Jay Gladstone mène une vie de riche philanthrope exemplaire. Ses jours sont rythmés par ses obligations professionnelles, pas mal de mondanités, mais aussi une grande part d'opérations caritatives en direction des plus démunis. Juif, éduqué dans la culture du *Mensch*, Jay tient à incarner cette idée de gars honnête animé par une belle droiture morale. Dans les grandes lignes, on peut dire qu'il y parvient, même si son rêve de voir un building à son nom au cœur de la ville relève d'un certain goût pour la démesure – nul n'est parfait. Ce milliardaire sympa est surtout apprécié en tant que propriétaire d'une équipe de basket menée par Dag, une superstar afro-américaine qui fait sensation dans toutes les couches de la population. Par contamination, Jay est bien vu par le public. Jusqu'ici tout va bien, dirait-on. Sauf que le ver est dans le fruit. Sa femme, Nicole, désire un enfant, en dépit d'un contrat excluant cette option, et commence à diluer sa

frustration dans l'alcool. Jay a déjà une fille, Aviva, d'un précédent mariage, et celle-ci ne semble s'épanouir qu'en s'opposant à ce père dont la richesse, la judéité, l'hétérosexualité, la masculinité et la blancheur de peau incarnent à ses yeux la figure même de l'oppression.

LE COUPABLE-ÉMISSAIRE

Il faut dire qu'à la fac, Aviva s'est découverte un peu bisexuelle et nourrit une passion pour une jolie Noire aux velléités révolutionnaires. En bon progressiste, Jay ne lui en tient nullement rigueur, même si Aviva s'engage auprès des Palestiniens et que sa compagne rebelle ira jusqu'à insulter sa famille dans sa propre maison lors de la soirée du Seder – ce rituel ancestral lié à l'accession à la liberté du peuple juif après les années d'esclavage. Pour faire court, dans la tête de la jeune Afro-américaine, l'esclavage est la propriété des Noirs. Les Juifs devraient par conséquent se contenter de la Shoah et la fermer sur le reste. Parallèlement, Jay découvre que son cousin s'est rendu coupable de détournement au sein de leur société et compte y mettre fin. C'est dans ce contexte de légères turbulences que l'exécution accidentelle d'un Noir bipolaire par un petit flic blanc pris de panique va, indirectement et par un concours de circonstances hautement pervers, plonger Jay Gladstone dans les ténèbres. Une procureure ambitieuse trouvera en lui l'objet du sacrifice à

Comme l'affirme en substance un personnage secondaire : le monde nouveau n'est plus celui des rois, mais celui des victimes. Car Jay va faire un pas de travers dans le choc d'une révélation dont il n'est pas responsable.



accomplir pour l'intérêt commun et avant tout le sien. Si elle devine qu'il n'est pas vraiment coupable de ce dont on l'accuse, elle sait en revanche que c'est un homme que chacun rêve secrètement de voir tomber et, surtout, que personne n'ira défendre dans la rue.

LYNCHAGE ET CONTAMINATION

À l'heure où les musulmans grondent et où les syndicats voient rouge, un symbole devra donc expier sans risque de vexer. Comme l'affirme en substance un personnage secondaire : le monde nouveau n'est plus celui des rois, mais celui des victimes. Car Jay va faire un pas de travers dans le choc d'une révélation dont il n'est pas responsable. Un faux pas qui, dans le sillage du fait divers cité plus haut, prendra des proportions aberrantes. *Le nouveau monde va dévorer l'ancien, et son avènement exige un sacrifice humain*, dira un autre – dont acte. Alors que le politiquement correct verrouille les discours à un niveau que nous ne connaissons pas encore ici et que les réseaux sociaux se chargent de la mise à mort populaire avec une vivacité redoutable, chaque tentative de justification et tout effort pour pacifier la situation deviennent autant de pièges dans lesquels Jay Gladstone va naïvement se faire coincer, rendant obsolètes toutes les valeurs sur lesquelles il a toujours compté. Car l'honnête homme du monde qui tutoyait Obama est désormais taxé de racisme. Dès lors que ce mot est lâché, à l'époque du tout-racial, porté paradoxalement par un antiracisme de tous les fronts, la mécanique de la chute s'enclenche : les amis fuient la contagion, le public demande des comptes, toutes les associations progressistes s'unissent dans une condamnation unilatérale, l'affaire devient spectacle national et les jeux politiques ferment la marche. Juif, donc suspect. Riche, donc coupable. Blanc, donc indéfendable. En pestiféré des temps modernes, ce grand admirateur de Martin Luther King va affronter toutes les humiliations, jusqu'à l'absurde, broyé par le système dans lequel (ô ironie) il avait mis toute sa foi. À ce stade, rares sont ceux qui vont chercher à démêler le vrai du faux – quelque chose de diabolique est à l'œuvre.

UN CONTE MODERNE

Seth Greenland n'épargne ici aucun de ses nombreux personnages, aussi typés soient-ils. Ni le bon sens populaire, ni l'arrogance des élites, ni la culture de l'excuse n'auront le dernier mot dans le cercle vicieux de cette lutte de pouvoirs – la guerre des classes, des genres, des privilèges et des races rendant toute sortie digne impossible. En guise de chœur, ponctuant cette tragédie moderne, deux commentateurs sportifs bas-de-plafond donnent régulièrement leur sentiment sur les événements, s'appuyant sur les interventions des auditeurs en direct, éclairant le vertige de l'homme esseulé d'une flamme grotesque, bouffie de racontars et de conclusions à l'emporte-pièce. Bref, un conte lucide au réalisme acéré, effrayant et fascinant, dont le titre français n'aurait pu être mieux choisi. ♦ **A.L.**



MÉCANIQUE DE LA CHUTE
Seth Greenland
Liana Levi
670 p. - 24 €



► LES LIVRES

Un grand roman américain

LITTÉRATURE. Dynamiteur de la société américaine, l'auteur Seth Greenland est époustoufflant dans son dernier ouvrage « Mécanique de la chute ».

Plus de 600 pages, pourtant rien ne pèse ni ne lasse. Seth Greenland dont l'esprit caustique fait merveille depuis *Mister Bones* (Liana Levi) paru en 2005, déploie ici toute la puissance du grand roman américain. Héritier des Fitzgerald et Tom Wolfe, le Californien tour à tour féroce et drôle, dissèque la société américaine à travers les symboles de sa réussite. Voici Jay Gladstone, — comme il y eut un Jay Gatsby —, incarnation du rêve américain.

Seth Greenland dynamite les édifices les plus solides

Descendant d'émigrés juifs russes sans le sou qui ont fait fortune dans l'immobilier à New York, cet homme séduisant, raffiné, gère l'empire sans tapage excessif. Une image inversée de Trump en somme. Tout réussit à ce bâtisseur.

Il finalise la construction d'un gratte-ciel audacieux dessiné par Renzo Piano, son équipe de basket-ball pointe au sommet de la NBA et il soutient la seconde candidature d'Obama tout en caressant le



Seth Greenland, avec un humour carnassier, réussit le plus magistral de ses romans.

Photo Normand-Leextra

rêve d'un poste d'ambassadeur dans une capitale européenne. Son couple bat un peu de l'aile, sa fille le désarçonne, mais ces ombres sont fugitives. Gladstone est à son

zénith, tout comme Dag, joueur vedette noir de son équipe. Immenses fortunes, gloires aphrodisiaques, vies conjugales au bord de la rupture,

enjeux politiques, poids du communautarisme dans un pays où l'équilibre instable des relations raciales menace toujours de flancher, composent un précipité chimique explosif.

Il ne manque plus que le détonateur.

Dès lors, la chute peut commencer.

À travers des destins individuels denses, Seth Greenland dynamite les édifices les plus solides avec jubilation. Les décombres révèlent alors ce que masquaient les écrans du politiquement correct, des manœuvres souterraines et de la contrition cathodique.

Le couple, la famille, l'influence de l'opinion publique, l'ambition, le poids des origines, l'ère de la démesure, offrent au romancier la pâte de ce livre captivant à l'esprit caustique si bien traduit par Jean Esch.

Quand un roman désosse le grand corps américain avec une telle alacrité, c'est irrésistible.

Frédérique Bréhaut

« Mécanique de la chute », de Seth Greenland. Traduit de l'américain par Jean Esch, Liana Levi. 670 pages, 24 euros.



ROMAN

À l'abri de rien



**Mécanique
de la chute**
Seth Greenland
Editions Liana Levi
672 pages, 24 €

Jay Gladston est un magnat new-yorkais. Son père et son oncle, juifs d'Europe, ont commencé comme simples ouvriers du bâtiment et ont construit un empire. Une partie de la ville appartient à la famille qui roule en grosses cylindrées, derrière des vitres teintées. Mais Jay n'est pas ce genre de type imbuvable parce qu'il a l'argent et le pouvoir. Il respecte les gens. Son seul péché mignon est

son équipe de basket où les joueurs se comportent parfois comme des stars capricieuses. Dag, surtout. Ce grand noir, entouré de son frère et ses copains, lui coûte les yeux de la tête. Jay supporte, jusqu'à ce que le jeune homme dépasse les bornes. Le quinquagénaire blanc perd alors le contrôle.

Seth Greenland, auteur et scénariste américain, poursuit dans ce nouveau roman l'idée, qu'en chacun de nous, le meilleur et le pire dorment et que tout peut basculer en un seul geste. Ici, un gars, bien sous tout rapport, qui se retrouve pointé comme le symbole de l'Amérique raciste, égoïste et dépravée. C'est drôle et rondement mené.

Karin CHERLONEIX.



SETH GREENLAND

Mécanique de la chute

 ROMAN

Même une fois au sommet, on peut encore tout perdre. Trente ans après Tom Wolfe, Seth Greenland fait son *Bûcher des vanités*. Chroniqueur caustique et clairvoyant de l'Amérique contemporaine, il orchestre le dérapage fatal d'un puissant sous la présidence d'Obama, avec tensions raciales en toile de fond de ce palpitant pavé. Jay Gladstone est un magnat financier blanc, juif, et les seuls noirs qu'il côtoie sont les joueurs de l'équipe de basket dont il est le propriétaire. Ce libéral flamboyant n'en est pas moins honnête homme : il se veut tolérant et ouvert d'esprit. La chute n'en sera que plus terrible. Le désir d'enfant de sa troisième épouse, les exigences de son basketteur vedette, ou le meurtre accidentel d'un noir déséquilibré par un policier mal luné, viennent gripper la mécanique bien huilée de sa réussite... Une galerie de personnages aux intérêts contraires nourrit ainsi un suspense grandissant, rythmé par les dialogues ciselés d'un Greenland formidable de nuance et d'humour quand il pointe les contradictions de la société américaine. Car le racisme va de pair insidieuse avec le politiquement correct ; l'opportunisme n'a pas de couleur ; et le pouvoir se confronte à la *vox populi*, rendue toute-puissante par la vacuité médiatique et les réseaux sociaux, symbole ultime d'une modernité explosive. ♡ ANNE BERTHOD

Liana Levi, 24 €.





Magistralement, patiemment, minutieusement, sur plus de 600 pages limpides, Seth Greenland décortique l'horlogerie de la chute d'un homme au sommet de sa gloire. Glaçant !

Jay Gladstone est riche à milliards. Il descend d'une famille de juifs ayant fait fortune dans l'immobilier new-yorkais, s'est marié en secondes noces à une femme brillante et plus jeune que lui. Père d'une fille qui souhaite prendre sa vie en main, il est aussi propriétaire d'une équipe de la NBA. Il distribue des sommes importantes à des fins humanitaires. Il mène sa vie selon ses désirs. Il est important. Il n'est pas vraiment détestable. Et pourtant, un caillou dans la chaussure, un léger malaise lors d'un voyage, un grain de sable dans son empire seront vécus par Jay comme les signes avant-coureurs d'une catastrophe imminente. Obama prépare un second mandat. L'ambiance est électrique. Quand un flic blanc tue un homme noir, les silences se brisent, les opportunistes affûtent leurs armes. Alors, quand Jay Gladstone, cet homme adulé car influent, cet homme respecté car craint, commet l'irréparable, c'est son monde qui s'écroule et lui, le puissant, découvre

l'effroi, devient la proie. Ne rien dévoiler, ne pas trop dire ! Seth Greenland dissèque avec maestria les réactions et les comportements face à cette chute. D'une petite phrase, il crée un tremblement de terre. Celui que l'on regardait et admirait devient boule de flipper, objet de toutes les haines exacerbées et le sujet principal des médias amateurs et créateurs de scandale. Ne rien dévoiler ! Dire que les personnages ne sont jamais secondaires car tous jouent un rôle principal dans la mécanique. Ne pas les décrire mais laisser le lecteur se les prendre en pleine gueule. Se dire un instant que tout peut s'arrêter, le penser, le souhaiter, que l'emballement médiatique s'essoufflera. L'homme ne vivra plus de ses désirs. Il est brisé. De manière implacable. » PAR JEAN-BAPTISTE HAMELIN LIBRAIRIE LE CARNET À SPIRALES (CHARLIEU)

👁️ **LIU É CONSEILLÉ PAR**

A.-S. Rouveloux Lib. L'Écriture (Vaucluse)
M. Michaud Lib. Gibert Joseph (Poitiers)
S. Lavy Lib. Page et Plume (Limoges)
M. Edo Lib. Lucioles (Vienne)

SETH GREENLAND
★ **MÉCANIQUE**
DE LA CHUTE

Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Jean Esch
Liana Levi
672 p., 24 €





LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

La main au panier



★★★★
Mécanique de la chute [*The Hazards of Good Fortune*] par **Seth Greenland**, traduit de l'anglais [États-Unis] par Jean Esch, 672 p., Liana Levi, 24 €

Tout n'était pas rose sous Obama : dans cet ample roman de Seth Greenland, dont l'action se déroule en 2012, un simple fait divers suffit à réveiller les vieilles rancœurs raciales. Présenté comme un nouveau *Bûcher des vanités* (Tom Wolfe), *Mécanique de la chute* rappelle plutôt la trilogie américaine de Philip Roth. Non content d'être l'héritier d'un empire immobilier et de porter un prénom fitzgeraldien, Jay Gladstone est aussi propriétaire d'une équipe de basket dont la vedette s'appelle Dag (un LeBron James de fiction). Le jour où Jay surprend son épouse au lit avec Dag et qu'il se venge, tout vole en éclats, entre délire médiatique, politiquement correct et conflits entre communautés. Ce roman, c'est celui que Karine Tuil rêve d'écrire. Lui servira-t-il de leçon ? **L.-H.L.R.**

LE FLEUVE DES TÉNÉBRES

LE FEUILLETON – ÉPISODE 11
PAR PATRICK DENIEUL

TERRE (COM) PROMISE

Assurément.

Nous hésitons. Nous renâclons. Nous nous demandons toujours ce qu'est le Noir, le Polar, le Thriller. Nous nous questionnons sans cesse pour savoir si le crime est indispensable, de même que l'énigme, la folie, le suicide, le meurtre, le sexe, l'amour, les rapports humains en général, pour commettre une bonne œuvre de fiction policière. Et encore, quelle dose d'enquêteurs de tous poils devrait-elle comporter, cette œuvre ? Pourrait-on l'estampiller comme telle ? Juger que ça, ça l'est, et ça non ? Quels seraient nos critères ? Et qui pourrait les ranger si soigneusement dans des boîtes précises, comme prévues à cet effet ? Rappelons-le encore : malgré toutes les définitions possibles, l'histoire de ce genre, c'est avant tout l'histoire de ses questionnements. L'histoire de ce qui devrait figurer dans les catalogues des éditeurs pour satisfaire l'attente paranoïaque de lecteurs indociles, méfiants. Car, on le sait, les lecteurs de romans noirs sont les plus exigeants au monde, ils osent tout remettre en cause, sempiternellement, jusqu'aux fondements du style. Des iconoclastes, qui en cherchent d'autres, partout, dans tous les rayonnages, qui assaillent libraires, éditeurs, amis pour connaître des noms. Et parfois, au hasard des publications, ils les dénichent, ces œuvres, ces auteurs inclassables, qui parlent pourtant la même langue qu'eux. Des auteurs qui dressent le portrait de leur époque à un point tel qu'ils nous donnent l'impression de vivre le récit au fur et à mesure de sa lecture.

Seth Greenland est de ceux-là.

Son excellent roman *Mécanique de la chute*, paru ce début d'automne chez Liana Levi, et traduit de main de maître par Jean Esch, s'attelle à décrypter l'Amérique. L'Amérique, rien de moins. La contemporaine, celle où s'ébattent Trump et les stars de la télé-réalité, celle des talk-shows et des anonymes haineux des réseaux sociaux, celle que nous croyons tellement connaître, la faute à toute cette industrie du divertissement qui nous

submerge, celle dont, justement, nous manquons l'essentiel : l'Amérique est devenue une société en rupture, paralysée qu'elle est par la peur de blesser ses minorités. Une peur qui fendille peu à peu l'âme commune de la Nation. Voilà de quoi Seth Greenland veut nous entretenir et son ambition narrative est gigantesque, puisque chaque personnage y incarne un courant actuel de pensée, une vision du monde au travers de son âge, de son genre, de sa position sociale, ethnique ou sexuelle. Livre ambitieux, mais où, les premières pages passées, l'on s'interroge : polar ou pas ? Et est-ce si crucial ? Certes, on y cause de flics, de surcroît fatigués. Certes, on y évoque l'ambition dévoratrice d'une procureure délaissée. Certes, on y parle hackers, détectives privés, bavures policières, cavales, vies brisées, rêves détruits, rivalités, jalousies, haines. Tous les facteurs traditionnels semblent réunis. Seulement, ce qui prédomine ici, ce qui nous importe, c'est cette atmosphère poisseuse et hystérique, où chaque mot prononcé compte, où tout peut basculer dans la vie d'un homme, à chaque instant, dans ce pays en guerre contre lui-même, cette patrie pétrie de compromissions, à toutes les échelles. Expliquons-nous.

Comme dans une tragédie grecque, où des supporters de basket-ball remplaceraient le chœur antique, nous assistons, dès le départ, à l'impulsion de la chute du personnage principal, ce bref moment où son nom est déformé pour lui rappeler ses origines. Nous savons qu'il va déchoir, ce Jay Gladstone, héritier d'une famille juive et co-gestionnaire d'un empire du BTP, obligé de jongler avec ses envies et ses obligations, à la fois professionnelles et familiales. Le succès de l'équipe de basket dont il est le propriétaire fluctue selon les humeurs du joueur vedette afro-américain, Dag, qui veut renégocier à la hausse son contrat. Sa trop jeune femme veut des enfants, lui s'y refuse, n'ayant su élever sa première fille issue d'un autre mariage. L'immeuble qu'il rêve de construire depuis toujours à Brooklyn est situé sur un terrain déjà bâti où se trouve aussi la bibliothèque

« Si vous tenez à offrir au monde une certaine image, vous n'avez devant vous qu'un temps limité. »

Mécanique de la chute,
de Seth Greenland p.267

« Tout est justiciable. Et c'est là un des mérites de ce livre faussement noir, véritablement angoissant, celui de nous plonger dans une société sous surveillance étroite, chaque citoyen épiant l'autre dans une perpétuelle surenchère de politesse feinte. »

de quartier. Autant de tensions liées au patrimoine, à l'argent, au pouvoir, qui vont peu à peu s'agglutiner autour de questions d'identités et de problèmes raciaux, à mesure que des événements extérieurs se cristallisent, comme la découverte de l'homosexualité de sa fille, qui l'interroge sur sa propre tolérance : « A l'instar d'un grand nombre de personnes de son entourage, Jay est progressiste en matière de sexualité, il est favorable au mariage homosexuel et pour l'égalité des LGBT, mais au fond de lui-même, il souhaite fortement ne pas avoir un enfant gay, essentiellement parce qu'il devine que l'homosexualité rendra la vie de cet enfant plus difficile » (p.214).

Si l'histoire policière sert parfois de prétexte au récit, Seth Greenland pose un postulat simple, mais terriblement juste : « Les Juifs sont venus en Amérique plus ou moins de leur plein gré (...) contrairement aux Noirs » (p.21). Pour lui, toutes les tensions raciales viennent de là, parce que, malgré toute l'aide apportée lors de la reconnaissance des droits civiques des Afro-Américains, les Juifs restent blancs. La couleur de peau semble une barrière infranchissable pour certains Américains et, pour ne pas blesser les sensibilités de chacun, et éviter les procès, éviter tout simplement d'être taxé de raciste, on s'autocensure, on restreint sa pensée, on tourne ses phrases de façon à paraître le plus politiquement correct possible. A cela s'ajoutent aussi les manières de parler. Que l'on soit flic ou procureur, « le choix des mots ne doit rien au hasard » pour « se faire obéir en usant d'un langage non menaçant. » (p.36) C'est dire le poids qui s'exerce sur la société américaine contemporaine, où exprimer des doutes, donner son opinion sur quelqu'un, parfois même le flatter, devient suspect. Tout est justiciable. Et c'est là un des mérites de ce livre faussement noir, véritablement angoissant, celui de nous plonger dans une société sous surveillance étroite, chaque citoyen épiant l'autre dans une perpétuelle surenchère de politesse feinte. Asphyxie d'un peuple traquant les écarts de morale, les dérapages de langage, les

injures, les sous-entendus, comme ce dialogue entre Gladstone et son joueur : « Tu penses que ma position par rapport à ton contrat est liée à une question raciale ? » (p.127). Hypocrisie généralisée, haussée au rang des Beaux-Arts, où le summum se résume à quêter des mots d'excuse pour un SMS sur un moteur de recherche : « Après l'avoir envoyé, elle songe que ce n'est peut-être pas suffisant. Alors, elle tape « Pardon » sur Google. » (p.356)

Constat terrible. Qui n'a pas, pourtant, rêvé de l'Amérique comme d'une terre promise où couleraient le miel et le lait, la paix et la prospérité, y compris, et surtout, les Juifs d'Europe Centrale chassés par les Cosaques lors des pogroms : « être un Juif à cheval au lieu d'être le Juif qui court devant les cavaliers, ce n'était rien de moins que la promesse miraculeuse de l'Amérique. » (p.42) Tout le monde, depuis des générations, se retrouve ainsi plongé dans un « melting-pot » assumé où chaque communauté, conservant ses pratiques sociales et religieuses, s'accommode des autres ou ne s'en soucie pas, comme ce personnage qui « n'a pas encore assimilé le fait que l'immigration indienne a débuté quarante ans plus tôt et que la génération d'Arun est née ici. » (p. 417). Tous sauf les descendants des anciens esclaves noirs. Et un simple mot anodin, employé dans le cadre d'une industrie sportive, peut faire chavirer des relations déjà tendues : « Le propriétaire. Dag n'aime pas ce mot. Dans le contexte des relations raciales en Amérique, les rapprochements sont inévitables. » (p.80).

Le « politiquement correct », voici le cœur de ce roman. Et comment, pour l'avoir ignoré un instant, Jay Gladstone va dévisser, comme le constate amèrement un autre personnage qui « n'en revient toujours pas qu'un seul acte irréfléchi puisse provoquer un tel enchaînement de drames imprévisibles. » (p.664)

C'est l'intrigue, l'engrenage des situations, qui nous fascine dans ce roman très abouti sur le plan stylistique. *Mécanique de la chute*, tout est dans le titre français de ce livre, qui mériterait d'être

porté au cinéma. Car Seth Greenland est avant tout scénariste. Cela se sent. Son écriture visuelle, tout à la fois nette, élégante et sans fioritures, laisse entendre, au fil des pages, comme une voix off entêtante, qui raisonne et présente les personnages avec affection, parfois affectation, d'un ton décalé, d'un humour discret et raffiné, jusque dans les scènes les plus intimes : « Ils ont atteint ce stade du rapport sexuel où le plan du partenaire déclencheur tombe à l'eau, et où, dès lors, les deux participants doivent décider tacitement de faire abstraction de la gêne provoquée et se mettre à baiser, ou bien, l'un des deux peut décréter que l'autre a franchi la limite et fichu en l'air « l'ambiance » ou ce qu'il en restait. » (p.296) Rapports cliniques de corps qui se croisent, phrase en phase avec le style de l'auteur, cocktail glaçant d'ironie et de froideur, effrayant parce que si véridique. Feu Nick Tosches, ce grand écrivain et journaliste que nous saluons au début de ce numéro, soutenait que « l'Amérique n'était pas un pays, mais un business ». Le livre de Seth Greenland en est l'exacte illustration. Lecture fiévreuse d'un pays en quête de lui-même et qui métamorphose cette quête en argent et pouvoir. A méditer d'urgence. —

Ténébreusement vôtre.



MÉCANIQUE DE LA CHUTE,
de Seth Greenland, traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Jean Esch,
Liana Levi, 672 p.

Un monde aux pieds d'argile

« Pourquoi faut-il que tout le monde couche avec des Noirs dans cette famille ? » Cette phrase murmurée avant de fracasser la vie de son basketteur vedette va précipiter Jay Gladstone dans un tourbillon de haine dont il ne se relèvera pas. Gladstone, héritier d'un empire immobilier, homme droit, attentif, tolérant dans un monde qui l'est de moins en moins. Marié à une femme plus par convenance sociale – le vernis se craquèle mais le mal ne se voit pas jusqu'au jour où... – père d'une fille en pleine révolte contre son milieu social, il gère son existence et les tracas qui en découlent avec pragmatisme. Nous sommes en 2012 : Barack Obama fait campagne pour un second mandat, le jeune Trayvon

Martin a été abattu par un flic blanc, les tensions entre les différentes communautés sont sensibles. Aussi quand l'affaire Gladstone fait la Une, l'ex-bienfaiteur, érigé en symbole du mal absolu, devient la proie facile de sangsues assoiffées de sang. Des procureurs en mal de notoriété misent sur ce bon filon, les médias et les réseaux sociaux attisent le feu. Le fait divers devient le refuge de tous les fantasmes, la recherche de la vérité accessoire. **Seth Greenland** livre le tableau d'une société au bord du



gouffre, minée par les appétits voraces de politiques sans scrupule et autres « juges » sans foi ni loi. Antisémitisme, pouvoir de l'argent-roi, manipulations, bêtise crasse, l'auteur se délecte de ce jeu de dominos qui va écraser les acteurs de cette farce jubilatoire. Dans un style juste, précis, caustique, il prend un malin plaisir à entraîner le lecteur dans cette descente aux enfers d'une Amérique en proie à ses éternels démons. Mais l'actualité passe et offre d'autres os à ronger... Il y avait *Le bûcher des vanités*

de Tom Wolfe, il y a aujourd'hui cette *Mécanique de la chute*, une histoire formidablement bien huilée qui signe haut et fort la rentrée littéraire. Au vu des récents événements et des commentaires acerbes distillés par nos élites, buzz oblige, la France n'est pas non plus épargnée par ce cancer de l'individualisme forcené, masqué par un pseudo intérêt collectif. Comme l'écrivait Marc Twain, « *un mensonge a le temps de parcourir la moitié du monde avant que la vérité ait pu enfiler son pantalon* ». Malheureux celui qui croit que la vérité ne peut qu'être nue.

ST. SC.

■ « *Mécanique de la chute* », par Seth Greenland (ed Liana Levi) 24 €



G. POLI - CIRIC

COUP DE CŒUR

Michael D. O'Brien Disciple de Tolkien

Michael D. O'Brien, l'écrivain catholique canadien, fait partie de ces rares romanciers taraudés par le combat spirituel. La manière dont se déroule ce combat, à l'échelle personnelle et mondiale, ainsi que les armes dont l'homme dispose pour le mener à bien constituent le cœur même de son œuvre. Dans la lignée de Tolkien et de Soljenitsyne, il met à jour la tentation croissante de l'homme-Dieu et démasque le totalitarisme *soft* (ou non) qui s'installe sournoisement en Occident. *L'Éclipse du soleil* poursuit la saga des Delaney. Dans *Le Journal de la peste*, on avait quitté Nathaniel après sa conversion et bien des tribulations. Ici, le filet tombé sur lui s'abat sur son dernier enfant, rescapé du massacre de la secte où il vivait avec sa mère, et sur son protecteur, le vieux prêtre polonais. Aussi trépidant que bien écrit, *L'Éclipse du soleil* est un thriller sombre d'où perce la splendeur de la vraie lumière, indispensable à la vie. On y trouve des réflexions poignantes sur l'enfance profanée et la quête du père, et des méditations sur notre soif inextinguible de Dieu ou la nécessité de la prière. « *La voie du cœur est une porte plus large*

que la voie de la foi par l'intellect. Mais la voie qui conduit directement à l'âme dans les profondeurs insondables du mystère et de la providence est la porte ouverte... » ■ Diane Gautret

L'Éclipse du soleil
par **Michael D. O'Brien**,
Salvator, 384 p., 21,80 €.



Lire Écouter Voir

[1] SOCIÉTÉ

Les Bobos américains
par **Laurence Simon**,
Balland, 540 p., 24 €.



Difficile de croire encore au « rêve américain » après la lecture de cet ouvrage. Journaliste franco-américaine installée depuis vingt ans aux États-Unis, Laurence Simon nous décrit une Amérique de plus en plus clivée et noyauté par des minorités extrémistes financées par de riches bobos (immigrationnistes, LGBT ou carrément islamistes). Ceux qu'elle appelle les « *botos* » (traduction : les bourgeois totalitaires). « *Cette infiltration est un fait* », prouve cette repentie de la gauche bien-pensante, se défendant d'être une militante pro-Trump pour autant. Conclusion, au terme de dix-huit mois d'enquête (parfois grossièrement restituée, mais bourrée d'informations) : c'est l'Amérique blanche et chrétienne dont les élites gauchistes veulent la mort. Comment celle-là réagira-t-elle à nouveau à l'élection de 2020 ? ■ D.G.

[2] ROMAN

Mécanique de la chute
par **Seth Greenland**,
Éd. Liana Levi, 672 p., 24 €.



Héritier d'un empire immobilier, Jay Gladstone

est un milliardaire flamboyant, même si sa ravissante femme l'agace et que son équipe de basket n'obtient pas les résultats escomptés. Sa vie bascule lorsqu'il renverse l'amant de sa femme, un Noir. Rajoutez à cela un procureur ayant besoin d'une exposition médiatique et les tensions raciales que connaissent les États-Unis depuis des décennies, et vous obtiendrez un cocktail explosif. Si le livre ne brille pas forcément par ses qualités littéraires, il décrit néanmoins cette implacable « *mécanique de la chute* ». Autocensure, antiracisme dévoyé, antisémitisme, concurrence victimaire, étudiants décadents et velléitaires : les meilleurs produits d'importation américains sont décrits dans ce livre. ■ **Théophane Leroux**

[3] SOCIÉTÉ

Les Derniers Peuples des glaces
par **Francis Latreille**,
Gallimard, 232 p., 35 €.



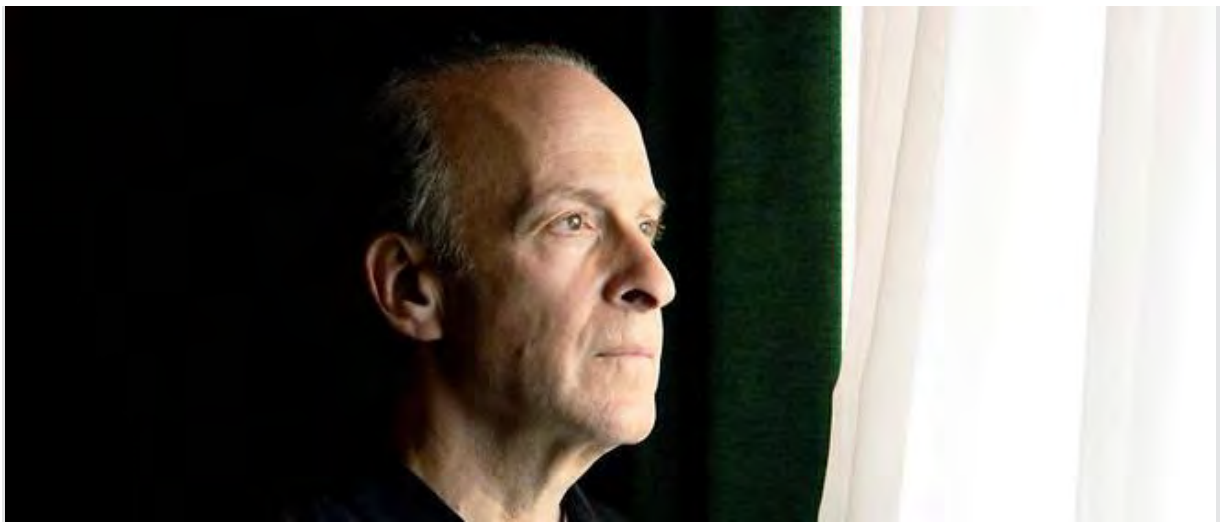
C'est l'hiver, avec sa froidure et ses glaces, mais le printemps poindra bientôt. Chez certains peuples du Nord, pourtant, les sols sont toujours gelés. Dans ce beau livre dépaysant, le lecteur curieux s'attardera sur les images de ces « *ethnies du froid* ». Le photographe Francis Latreille sillonne l'Arctique depuis trente ans pour les rencontrer. Une partie de pêche au trou sur la banquise, un chasseur dolgane en tenue traditionnelle, un tipi de Sibérie où une famille s'endort,

Seth Greenland : « Mon roman est une tragédie grecque à l'heure de Facebook »

ENTRETIEN. L'auteur du formidable « Mécanique de la chute », fable new-yorkaise sur l'argent et le pouvoir, dénonce la tyrannie des réseaux sociaux.

Propos recueillis par Michel Schneider

Publié le 27/11/2019 à 02h48 | Le Point.fr



« Mécanique de la chute » est le cinquième roman de Seth Greenland.

©Patrice Normand/©Normand/Leextra

Un policier blanc abat un Noir dans une résidence appartenant à Jay Gladstone, riche, promoteur immobilier et mécène d'une équipe de basket. On l'appelle Harold, mais il préfère Jay pour le côté enjoué de ce prénom qui évoque la brillance de Jay Gatsby. Il est tout : bon père (en tout cas pour sa fille issue d'un premier mariage), bon époux, fidèle à sa famille d'émigrés juifs de Russie. Il a tout : l'argent, la séduction, un corps dessiné à force de séances de Pilates, une fibre humaniste et l'ambition d'un « capitalisme bienveillant ».

Mais nous sommes en 2012 à la veille du deuxième mandat de Barack Obama, quelques mois après le meurtre en Floride de Trayvon Martin par un policier. Après la mort du jeune homme – crime raciste ou méprise accidentelle – s'engage pour Jay la mécanique de la chute qui le broiera. C'est le commencement de la fin : il est pris dans un engrenage médiatico-judiciaire lorsque la procureure voit dans cette affaire un atout pour se faire élire gouverneure. En arrière-fond, les conflits entre communautés. À l'alliance, dans les années 1960, entre les juifs progressistes et le mouvement de libération des Noirs, se sont substitués le racisme assumé envers les Afro-Américains, d'une part, et, d'autre part,

l'antisémitisme avoué du mouvement suprémaciste noir Nation of Islam. Cet antisémitisme a ensuite été repris par certains rappeurs et basketteurs.

Les deux organes de la bien-pensance intellectuelle américaine, le *New York Times* et le *New Yorker*, ont décidé de ne pas parler de ce livre, lui reprochant d'aborder la question raciale d'une façon blessante pour les communautés. Confusion du point de vue de l'auteur avec ce que pensent ses personnages ? Crime d'appropriation culturelle ? Quand les nababs du rap se renvoient du « nègre » comme un ballon de plage, seuls les non-Blancs auraient le droit de parler de races ? « Toute culture est appropriation, répond Greenland. L'écrivain se place forcément du point de vue de l'autre. » Morale de l'histoire : on peut avoir tout, puis n'être rien, et plus dure sera la chute si on n'est pas un absolu salaud mais un homme honnête et un honnête homme découvrant le rien du tout. Jay, ce Candide sans jardin, découvrira que l'argent ne vous protège pas de la chute, ni la bonté de la cruauté des autres.

Un roman américain, grand, vrai comme *Les Raisins de la colère* ou *Le Bûcher des vanités*. Un nouveau Tom Wolfe ? Une symphonie de voix entrelacées et de thèmes discordants savamment construite pour décrire le chaos de la conscience de l'Amérique à l'ère numérique ou, plutôt, les soubresauts de son inconscient à l'heure des réseaux sociaux.

C'est le cinquième roman de Seth Greenland en quinze ans. *Mécanique de la chute* est un roman du XXI^e siècle écrit comme ceux du XIX^e. Rencontre.

Le Point : Quel est le thème de votre roman ?

Seth Greenland : C'est un ensemble de thèmes de l'Amérique contemporaine qui se mêlent et s'entrelacent : l'argent, les privilèges, la race, la religion, le basket professionnel. Je crois être le premier à avoir fait d'un basketteur un personnage capital... En fait, j'essaie tout simplement de comprendre cet air du temps qui change si vite et auquel mes personnages ne peuvent échapper.

Trente-cinq ans après ?

Tom Wolfe ne connaissait pas, et pour cause, la plaie des réseaux sociaux et les formes du politiquement correct qui ont profondément changé depuis. Elles s'appellent aujourd'hui compétition victimaire, appropriation culturelle...

N'est-ce pas un champ trop vaste ?

Il y a, entre toutes les couches du roman, des convergences autour de la question du pouvoir et de l'éthique. Je l'ai construit comme une tragédie, mais en essayant de garder un flux de narration limpide. Je démonte les rouages d'un engrenage qui broie des vies. C'est la tragédie grecque à l'heure de Facebook.

Qu'est-ce qu'un pouvoir éthique ?

Mes personnages découvrent qu'une telle chose n'existe pas. Tous mes personnages, Jay Gladstone, le basketteur Dag, la procureure, sont désarmés face à leur propre réussite. Le pouvoir les détruit parce qu'ils n'ont pas l'armature éthique suffisante pour y faire face. Jay est un homme bon. Il n'est pas raciste ni consciemment ni inconsciemment. Toute sa

vie, il s'est intéressé passionnément à la culture afro-américaine, c'est parce qu'il ne l'est pas et qu'il est accusé à tort qu'il se détruit lui-même.

Vos personnages sont fragiles et pourtant au sommet de la notoriété ?

Je ne suis pas là pour juger mes personnages et j'ai autant de sympathie pour Jay qui est né dans l'argent que pour Dag qui y a accès brutalement. Je montre ce qui se passe dans leur tête quand on a tout et qu'on sent que, sans ce tout, on n'est rien. Comme nous tous, ils font ce qu'ils peuvent et la marge de choix que nous avons sur nos vies et nos carrières est extrêmement étroite. Il y a un destin de classe et un destin tout court auquel on n'échappe pas. Il y a, dans la société américaine quand on est riche, comme un devoir de se montrer généreux, humain (ce qui se résume souvent à la posture humanitaire), et Jay ne manque pas à ce devoir. Mais ça ne suffit pas, et le mensonge et la calomnie le rattrapent. Le troisième personnage, Christine Lupo, la procureure, s'en tire mieux, peut-être parce qu'elle n'a pas du tout de morale.

L'argent rend-il heureux ?

C'est tout le mythe américain, mais on constate que la chute est parfois plus dure quand on tombe de plus haut. L'argent contribue certes au bonheur, mais n'en assure certainement pas la permanence.

Les réseaux sociaux tiennent une grande place...

Le mal n'est pas incarné par un personnage de mon roman, mais par les réseaux sociaux. Les réseaux sociaux sont aujourd'hui les équivalents de l'anankè des Grecs. Ils scellent nos destins qui peuvent être faits et défaits immédiatement par quelques milliers de clics. Jay ne pratique pas *Twitter*, qui est, avec les autres réseaux, la plaie de nos sociétés. Abolissant la frontière entre le vrai et le faux, le bien et le mal, le privé et le public, ils détruisent tout. Non seulement le sens de la vie en commun, mais aussi le désir de chacun de la construire et de lui donner un sens. Tous les maux de l'Amérique : le racisme, l'injustice, les inégalités, la violence des armes sont exacerbés par l'usage des réseaux.

Comment finira la présidence de Trump ?

La question est d'abord de savoir quand : décembre 2020 ou décembre 2024 ? Comment ? On le sait : une catastrophe dont les Américains auront longtemps à subir le stress post-traumatique s'ils continuent à voter non en fonction de leur raison mais avec leurs sentiments.

Quels sont vos grands auteurs ?

Mark Twain, Philip Roth, James Baldwin, Joan Didion, Flannery O'Connor, John O'Hara, Woody Allen, Michel Houellebecq... Tous ceux qui s'attaquent aux certitudes avec l'humour comme arme fatale.

Vous avez écrit pour des séries télévisées (*Big Love* pour HBO, notamment), quelles sont vos préférées ?

The Wire, *Les Sopranos*, *Babylon Berlin*, celles qui montrent le pouvoir et la façon dont nous acceptons de le subir en espérant quelques bienfaits en retour. Sans cette expérience d'écrire pour les séries, je n'aurais pas pu écrire *Mécanique de la chute*.



EXTRAIT

Jay découvre que sa fille est en couple avec une Noire.

Jay est progressiste en matière de sexualité, il est favorable au mariage homosexuel et pour l'égalité des LGBT, mais, au fond de lui-même, il souhaite fortement ne pas avoir un enfant gay, essentiellement parce qu'il devine que l'homosexualité rend la vie de cet enfant plus difficile. En outre, aucun individu ouvertement gay n'ayant croisé son chemin avant qu'il aille à l'Université, ils ont toujours été à ses yeux comme des Bulgares ou des Fidjiens, en quelque sorte des êtres parfaitement acceptables, mais indéniablement exotiques.

© Becker; Art / -© Art Becker/CORBIS

« Mécanique de la chute » (« The Hazards of Good Fortune ») de Seth Greenland, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, éd. Liana Levi, 672 pages, 24 euros.



MEDIAPART

JEU. 5 SEPT. 2019 - DERNIÈRE ÉDITION

Mécanique de la chute de Seth Greenland (The Hazards of Good Fortune)

- 4 SEPT. 2019 PAR [W CASSIOPÉE](#) ÉDITION : [LE COIN DES POLARS](#)

Un empire financier bâti à New York par une famille juive originaire d'Europe centrale suffit-il à mettre les descendants à l'abri des tracasseries de la vie ? Apparemment non car Jay Gladstone, à la tête de cette considérable fortune, est assailli par les mêmes tracasseries que le commun des mortels : épouse exigeante, progéniture insupportable, obligations familiales, contraintes sociales.



Plus rude sera la chute....

« Mécanique de la chute » est un roman foisonnant, intéressant, abouti et malgré les six cent soixante dix pages, on ne voit pas le temps passer tant on a le souhait d'en savoir plus !

Dans ce livre, qui se déroule à New-York, en 2012, on suit trois destins qui se croisent et s'entrecroisent. Trois vies tout à fait différentes dans une Amérique où Barak Obama accomplit son second mandat.

Celui qui est au cœur de tout, c'est Jay, Harold Jay Gladstone, d'origine juive. Depuis plusieurs générations, sa famille s'est démenée pour avoir du travail et a monté les échelons un par un, avec en travaillant et en ne cédant devant rien. Il est, à cinquante ans, à la tête d'un empire immobilier, avec sa sœur, son cousin... Marié à Nicole, plus jeune, il affiche sa réussite et est même propriétaire d'une bonne équipe de basket de NBA. Il a une fille d'un premier mariage. Sans en rajouter, il ambitionne de réussir encore et encore au niveau professionnel, et également avec les sportifs qui dépendent de lui.

Vient ensuite Christine Lupo, procureur qui vise une place de vice-gouverneur avant, qui sait, de monter plus haut dans la hiérarchie. Elle est très ennuyée. Un policier blanc vient de tuer un homme noir. Faut-il convoquer le grand jury ? Est-ce un acte raciste, ou de légitime défense ? Tout doit être réfléchi pour que les électeurs continuent de lui faire confiance et que sa carrière ne soit pas en péril. Doit-elle se mettre du côté de la police pour avoir son soutien ?

Le troisième, c'est Dag, ou plus précisément, D'Angelo Maxwell, la star des joueurs que « sponsorisent » Jay. Capricieux, comme beaucoup de vedettes, Il a des attitudes et un discours méprisant avec son agent. Il veut toujours plus et se montre exigeant au niveau finances.

Ces trois-là ont en commun d'être en haut et de souhaiter y rester, voire de monter encore ...

Tout semble lisse, bien ordonné, puis quelques prémices d'un moins bien apparaissent. Il y a quelques fissures çà et là. Le cousin Franklin de Jay est-il aussi clean qu'il le laisse entendre pour les comptes ? Le mari de Christine Lupo n'aurait-il pas une femme dans l'ombre ? etc... C'est souvent comme cela que craquent les barrages. Les failles sont minuscules mais l'eau s'infiltré et érode avant que tout explose. Ou à cause du battement d'ailes d'un papillon à l'autre bout du monde....

Dans ce récit, le poids de l'éducation, des coutumes, de la religion, du passé familial, de la politique démontre combien il est difficile de se construire lorsque les racines sont ancrées dans un terreau bien défini. La fille de Jay fait des choix de vie qui ne correspondent pas aux traditions de son père. C'est douloureux pour lui, et le dialogue est difficile. Les relations entre la communauté juive et la communauté africaine sont délicates. Les injustices sociales ne sont pas toutes traitées de la même façon. La justice semble calculée en amont, comme si tout se jouait avant de passer au tribunal, une vaste mascarade ? Les grands maux de la société sont présentés de façon très vivantes avec des exemples précis, bien choisis. On voit également le mal que font les médias, les réseaux sociaux, les hackers, et combien leur rôle peut modifier la vérité... L'auteur est né en 1965, mais il évoque ces modes de communication en connaisseur.

L'écriture de Seth Greenland est très vivante (merci au traducteur, Jean Esch), il campe son histoire dans le temps et l'espace avec doigté. Le contexte politique, social, les relations privées, professionnelles sont intégrés à merveille dans un recueil mené de main de maître, tambour battant. Il rappelle avec intelligence que personne n'est à l'abri. Surtout pas les grands de ce monde. Un mensonge, une trahison, une petite erreur, un mot de trop échappé et répété, voire déformé et tout s'écroule.

Ce livre incarne parfaitement un gros problème de notre siècle. Lorsque la chute commence, elle est lente, inexorable, tout semble se placer en travers du chemin et la vie professionnelle et privée s'effrite. Les conflits d'intérêt poussent certains à agir différemment de ce qu'ils auraient fait, simplement pour servir leur carrière, leur avenir. Les hommes prennent-ils un certain plaisir à en lyncher d'autres, à faire souffrir, à manipuler ?

Avec un style très vif, un peu d'ironie de bon goût et bien placé, l'auteur nous offre une lecture puissante, addictive et captivante. Je ne le connaissais pas et si tous ses livres sont de cette qualité, j'en redemande !



Mécanique de la chute



Seth Greenland
traduit de l'anglais par Jean Esch
Liana Levi
littérature
septembre 2019
667 p. 24 €
ebook avec DRM 18,99 €

Cinquième roman de Seth Greenland en quinze ans, « Mécanique de la chute » a tout pour lui apporter une large reconnaissance. Cette fable new yorkaise sur l'argent et le pouvoir se lit d'une traite, avec un plaisir gourmand. Elle imbrique trois histoires de réussite qu'un événement dramatique va faire tanguer et se rejoindre. Le milliardaire de l'immobilier Jay Gladstone, la procureure Christine Lupo et le basketteur D'Angelo « Dag » Maxwell sont au sommet de leurs carrières respectives. Ils veulent grimper encore mais aussi préserver leur bulle personnelle. Ils sont inaccessibles, parfois odieux, rarement détestables. L'auteur les campe avec sérieux et ironie, sourit de leurs faiblesses et de leurs contradictions. Il confronte les milieux sociaux et les cultures, puis observe le résultat. Il intègre à ce carrousel un peu fou la fille du milliardaire et ses jeunes amis rebelles, le frère du champion et ses potes un peu paumés. Le rythme s'emballe, la tragédie guette mais le flux du récit reste limpide. Sous cette comédie humaine qui pointe les grands maux de l'Amérique d'aujourd'hui, inégalité, injustice et racisme, on pense bien sûr au « Bûcher des Vanités », référence que Seth Greenland a l'élégance d'assumer. Trente-deux ans après, pourtant, son livre file un petit coup de vieux à celui de Tom Wolfe qui ignorait la plaie des réseaux sociaux, facteur d'emballement de la chute en question. Moderne dans le propos, classique dans la forme, amoureux des dialogues et orfèvre de la satire, ce sexagénaire qui a toujours vécu de sa plume nous régale avec cette fiction ambitieuse et excitante, de loin son meilleur livre.

Lire notre interview de l'auteur [ici](#)

rencontre avec

Seth Greenland

« Je voulais écrire sur quelqu'un dont les réseaux sociaux scellent le destin »

Cinquième roman de Seth Greenland en quinze ans, « Mécanique de la chute » a tout pour lui apporter une large reconnaissance. Cette fable new yorkaise sur l'argent et le pouvoir se lit d'une traite, avec un plaisir gourmand. Elle imbrique trois histoires de réussite qu'un événement dramatique va faire tanguer et se rejoindre. Le milliardaire de l'immobilier Jay Gladstone, la procureure Christine Lupo et le basketteur D'Angelo « Dag » Maxwell sont au sommet de leurs carrières respectives. Ils veulent grimper encore mais aussi préserver leur bulle personnelle. Ils sont inaccessibles, parfois odieux, rarement détestables. L'auteur les campe avec sérieux et ironie, sourit de leurs faiblesses et de leurs contradictions. Il confronte les milieux sociaux et les cultures, puis observe le résultat. Il intègre à ce carrousel un peu fou la fille du milliardaire et ses jeunes amis rebelles, le frère du champion et ses potes un peu paumés. Le rythme s'emballe, la tragédie guette mais le flux du récit reste limpide. Sous cette comédie humaine qui pointe les grands maux de l'Amérique d'aujourd'hui, inégalité, injustice et racisme, on pense bien sûr au « Bûcher des Vanités », référence que Seth Greenland a l'élégance d'assumer. Trente-deux ans après, pourtant, son livre file un petit coup de vieux à celui de Tom Wolfe qui ignorait la plaie des réseaux sociaux, facteur d'emballage de la chute en question. Moderne dans le propos, classique dans la forme, amoureux des dialogues et orfèvre de la satire, ce sexagénaire qui a toujours vécu de sa plume nous régale avec cette fiction ambitieuse et excitante, de loin son meilleur livre.

Dans votre roman, le Mal n'est pas incarné par un personnage, mais par les réseaux sociaux...

Je voulais écrire sur quelqu'un dont les réseaux sociaux scellent le destin : une fois qu'ils sont sur vous c'est trop tard. Comme Jay Gladstone n'est pas sur Twitter, il est surpris par cette puissance, il n'avait pas conscience de la vitesse à laquelle change la société. La populace de Twitter détruit des gens sans jamais s'excuser, elle laisse une victime derrière elle pour en chercher une nouvelle. En Amérique, le fait que Donald Trump y soit si présent aggrave la situation, pour lui Twitter n'est qu'un moyen de jeter de l'huile sur le feu et de se mettre en avant. Quel stress de l'avoir comme président ! C'est devenu insupportable, on est tous au bord du syndrome post-traumatique...

Pourquoi votre héros, Jay, est-il aussi obsédé par l'éthique ?

Il est comme ça, profondément éthique, c'est un homme bon. L'accuser à tort d'être raciste le détruit. Il illustre ce mot que l'on prête à Mark Twain : « Un mensonge fait à moitié le tour de la Terre le temps que la vérité mette ses chaussures ».

Le basketteur Dag, lui, semble mal armé face à sa propre réussite en NBA...

On demande aux riches d'être généreux, exemplaires... Lui vient d'un milieu pauvre, il est jeune, une petite trentaine, il n'a pas la sophistication nécessaire pour gérer sa gloire et sa fortune. Il est l'astre d'un mini-système solaire, très entouré, admiré, et il essaie d'intégrer un autre monde, très codé. Ce n'est pas une victime, il fait juste de mauvais choix, il manque de jugeotte. Mais j'ai

autant de sympathie pour lui que pour Jay. Et puis un champion de basket en littérature, je crois que c'est une première...

Ni lui ni Jay ne se montrent jamais haïssables...

Je ne veux pas les condamner pour ce qu'ils sont ou ce qu'ils font, juste les explorer, montrer ce qui se passe dans leur tête, que le lecteur puisse les voir comme des humains qui essaient de naviguer dans un monde compliqué, de trouver le bon équilibre entre leur vie personnelle et leur carrière. Les Américains pensent souvent que la richesse rend heureux, et c'est vrai qu'elle peut y contribuer, mais elle peut aussi compliquer la vie. Il y a des moments où l'argent ne peut pas vous protéger de la merde qui vous tombe dessus

La procureure Christine Lupo, troisième personnage central du livre, est-elle une de ces « politiciennes de droite séduisantes » que vous dites redouter ?

Quand j'ai dit ça lors d'une interview, je parlais de Sarah Palin, dont chacun sait que c'est une idiote mais que John McCain avait choisie comme colistière pour la présidentielle de 2008. Les Républicains se sont rangés derrière elle, on l'a prise au sérieux parce qu'elle est séduisante. Quand il s'agit de voter, les Américains s'en remettent à leurs émotions plutôt qu'à la réflexion. Mais c'est très amusant de créer un personnage aussi cynique. Elle se comporte mal, elle est calculatrice, sournoise...

Pourquoi avoir situé votre roman en 2012, à la réélection de Barack Obama ?

C'est l'année où j'ai commencé à écrire. Comme il m'a pris plusieurs années, j'aurais pu changer l'année en cours d'écriture. Je ne l'ai pas fait parce qu'en situant l'action en 2016, par exemple, j'aurais été obligé d'introduire Donald Trump et, même en toile de fond, il aurait tout écrasé. Dans notre pays, tout est dévoyé à cause de lui, en particulier la littérature. Si vous écrivez un roman qui se situe au temps présent, autre que de pur divertissement, vous devez vous poser la question de la place de Trump ! Si vous ne le mentionnez pas, vous éludez la réalité. C'est comme écrire un roman sur la Russie de 1936 sans Staline.

Depuis quand écrivez-vous ?

Je suis parti pour Hollywood dans les années 1980 parce que j'adorais Billy Wilder et Woody Allen. Quand j'ai compris que ce genre de film était dépassé, j'ai écrit pour le théâtre. Ça a duré dix ans, et je n'ai jamais rien connu de mieux que des acteurs lisant mon texte et un public qui éclate de rire. J'ai aussi un peu collaboré au Huffington Post, avec une chronique sur la politique où on me demandait juste d'être drôle. Ensuite j'ai beaucoup travaillé sur des séries télé. Et comme j'ai la chance d'avoir vendu les droits d'adaptation de mes romans au cinéma, je continue à vivre de l'écriture.

Vous avez suivi le chemin inverse de beaucoup d'autres auteurs. Qu'est-ce que le roman vous apporte de différent ?

C'est la forme d'écriture la plus artistique, celle qui permet le plus de profondeur. Rien n'est plus fort que de pouvoir exprimer la psychologie de quelqu'un de très différent de soi. Et puis, comme pour un réalisateur avec son film, tout doit être parfait, dans le détail et dans l'ensemble. Ici, comme il y a beaucoup de personnages, qu'on passe d'une histoire à l'autre, qu'est-ce que je veux que le lecteur perçoive ? Sur quoi vais-je insister ? C'est un thème du 21^e siècle traité avec une forme d'écriture du 19^e siècle, comme chez Charles Dickens ou Mark Twain. Quand j'ai intégré l'équipe de scénaristes de la série « Big Love » pour HBO, on s'est réunis pour fixer ce qui allait arriver à chacun des personnages tout au long des 10 épisodes. Sans cette expérience-là, je n'aurais pas pu écrire « Mécanique de la chute ».

Mark Twain est un modèle pour vous ?

J'ai lu « Huckleberry Finn » à 8 ans, j'ai adoré, même s'il y a des aspects que je n'ai compris que plus tard. Ernest Hemingway a dit que la littérature américaine moderne commençait avec ce livre, je suis d'accord. Je me suis toujours senti lié à Mark Twain parce qu'il a réussi à écrire sur des sujets graves, comme le racisme, sans oublier d'être drôle, ironique. Hemingway est un grand écrivain mais il n'a jamais eu d'humour... Or, comment traverser la vie sans en rire ? Etant

devenu romancier moi-même, je vois à quel point ce qu'a écrit Mark Twain était difficile et à quel point c'est réussi. J'adore Michel Houellebecq pour les mêmes raisons, parce qu'il est drôle.

Votre goût des mots vous vient-il aussi de votre père, Leo Greenland, qui était un publicitaire renommé ?

Il a débuté comme rédacteur, mais il a surtout dirigé son agence. Ce que je lui dois, et à ma mère tout autant, c'est d'avoir grandi dans une maison pleine de livres. C'est en cela que mes parents m'ont influencé. Mon père aurait aimé que je devienne avocat mais quand je lui ai dit que je voulais écrire, il m'a encouragé. A sa mort, on a découvert des manuscrits de lui datant de la Guerre : quand il était soldat, il rêvait de devenir romancier. Et puis une fois démobilisé, il a fallu qu'il gagne sa vie.

Vous avez publié cinq romans depuis 2005 : vous êtes perfectionniste ?

Je ne me vois pas comme ça mais, maintenant que vous le dites, je dois l'être. Ce livre a bien eu vingt versions successives, avec des modifications plus ou moins importantes. Et quand j'ai cru avoir fini, mon éditeur m'a appelé : « Il faut qu'on parle »... Il avait raison, j'ai modifié la fin et elle est beaucoup mieux. Si je me relisais maintenant, je verrais encore plein de détails à modifier. Heureusement, une fois publié, je ne me relis pas, je ne peux pas, ce serait trop douloureux.

Propos recueillis par Philippe Lemaire

ENCORE DU NOIR !

"All things in moderation... including moderation itself" Serge A. Storms

Mécanique de la chute, de Seth Greenland

Publié le 6 septembre 2019 par Yan



Jay Gladstone, héritier d'un empire financier new-yorkais fondé sur l'immobilier, se considère comme un homme droit. Philanthrope, attentif aux autres, mesuré, il n'échappe toutefois pas aux tracas. Une fille issue d'un premier mariage en pleine rébellion contre son milieu, une femme qui désire un enfant quand lui n'en veut plus, un cousin et associé qui détourne de l'argent de la société, la star de l'équipe de basket dont il est propriétaire qui exprime des exigences trop élevées... Mais Jay sait rester serein dans un monde qui, lui, l'est de moins en moins. On est en 2012, quelques mois après le meurtre en Floride du jeune Trayvon Martin par un policier, et les relations entre les différentes communautés sont tendues. Quand un policier blanc abat un noir dans une résidence appartenant à Jay, ce dernier prend la mesure du fossé qui se creuse. De son côté, la procureure Christine Lupo, qui brigue le poste

de gouverneur, recherche une affaire médiatique qui pourrait l'aider à se placer en bonne position dans les élections à venir.

La mécanique de la chute du titre se met en place, presque insensiblement, dès les premières pages du nouveau roman de Seth Greenland. La description du quotidien de Jay Gladstone et des événements qui commencent à agiter New York à la veille du deuxième mandat de Barack Obama, s'imbriquent peu à peu. Dans une longue première partie, Greenland place ainsi ses engrenages avec précision et subtilité. La manière dont il pose ses personnages et expose leurs pensées se révèle particulièrement drôle et fascinante. De fait, chacun d'entre eux, Jay, Christine Lupo, Dag, la star de l'équipe de basket de Jay, puisqu'il s'agit de personnages publics, se doit de contrôler son image et, surtout, ses paroles. Dans une Amérique à fleur de peau, tout est sujet à interprétation, chaque phrase peut déclencher l'ire de telle ou telle communauté ou d'un groupe d'intérêts. Soucieux non seulement de son image mais aussi de la personne qu'il est ou désire être, Jay passe ainsi un temps infini à analyser ses propres pensées, à se demander si ce qu'il pense et éprouve correspond à la fois à son éthique personnelle et au politiquement correct attendu de quelqu'un de son rang. Ainsi en va-t-il par exemple des pensées qui l'assaillent lorsqu'il récupère sa fille Aviva, et la petite amie de cette dernière, Imani, qui est noire :

« Et d'abord, que représente donc Imani Mayfield pour Aviva ? Est-elle une simple camarade de fac, ou bien Aviva traverse-t-elle une phase lesbienne sociologiquement obligatoire ? À l'instar d'un grand nombre de personnes de son entourage, Jay est progressiste en matière de sexualité, il est favorable au mariage homosexuel et pour l'égalité des LGBT, mais au fond de lui-même, il souhaite fortement ne pas avoir un enfant gay, essentiellement parce qu'il devine que l'homosexualité rendra la vie de cet enfant plus difficile. En outre, aucun individu ouvertement gay n'ayant croisé son chemin avant qu'il aille à l'Université, ils ont toujours été à ses yeux comme des Bulgares ou des Fidjiens, en quelque sorte : des êtres parfaitement acceptables, mais indéniablement exotiques. Il met ces préjugés rudimentaires sur le compte de son époque, refuse de se laisser torturer par cette question et fait un don annuel au GMHC, un organisme de lutte contre le sida. Mais que signifiait ce baiser sur la bouche à l'aéroport ? Si sa fille est réellement gay (c'est très bien !), sa petite amie est noire. Même si cela ne pose aucun problème en soi, dans les deux cas, pour un contemporain du Spoutnik, c'est... Il ne sait quel mot employer. Dérangeant ? Non, c'est trop fort. Déconcertant ? Oui, on s'en approche, mais ce n'est pas exactement ça non plus car en avouant être déconcerté il reconnaîtrait qu'il y a là quelque chose de dérangeant. »

Mais dans un monde où les inégalités et les injustices ont fait leur œuvre et où s'est engagée une véritable compétition pour savoir qui souffre le plus ; ou, aussi, les plus cyniques attendent une opportunité pour pouvoir placer leurs propres pions en utilisant l'émotion des uns ou des autres, il peut suffire d'un accident, d'une phrase irréfléchie, pour que les engrenages se mettent en marche et broient un homme. C'est ce que s'attache à montrer la deuxième partie de *Mécanique de la chute*, indéniablement plus noire que la première mais avec encore son lot de situations absurdes qui soulignent avec humour la terrible ironie du sort, l'impossibilité de se justifier sans créer un nouveau scandale. Jay Gladstone se trouve alors comme pris dans des sables mouvants : il voudrait s'en extraire, mais chaque mouvement l'y enfonce un peu plus.

Monument d'humour et d'intelligence, *Mécanique de la chute*, pointe ainsi les dérives et l'impasse dans laquelle mènent les compétitions mémorielles ou l'usage du concept d'appropriation culturelle à une époque où la réflexion est abandonnée au profit de réactions épidermiques suscitées par des phrases tirées de leur contexte, d'événements dont on ne se soucie guère de l'enchaînement de circonstances qui y ont mené. Seth Greenland décortique cette mécanique avec une ironie qui n'exclue pas une certaine gravité et si, à travers cette histoire, il grossit forcément un peu le trait, il n'en fait pas pour autant un pamphlet, s'attachant toujours à saisir les sentiments et motivations de chacun. Un roman aussi passionnant qu'intelligent.

Seth Greenland, *Mécanique de la chute* (*The Hazards of Good Fortune*, 2018), Liana Levi, 2019. Traduit par Jean Esch. 668 p.

Du même auteur sur ce blog : [Un patron modèle](#) ; [Un bouddhiste en colère](#) ;

THE KILLER INSIDE ME

Littérature noire



ROMAN AMÉRICAIN

MÉCANIQUE DE LA CHUTE : L'EXTRÊME MODERNITÉ DE SETH GREENLAND

3 SEPTEMBRE 2019

Rédigé par Christophe Laurent et publié depuis Overblog



Une fable moderne. Voilà l'ambition de Seth Greenland avec *Mécanique de la chute*, roman imposant, les deux pieds dans son siècle, croisant les études politiques, sociologiques, sociales et même sportives. Rien de pédant toutefois puisque l'auteur, grand artisan de l'ironie et de la critique de ses semblables, possède un art subtil de la narration, quelque chose d'à la fois très vivant, avec ce léger recul sur l'histoire. Et sans doute que Seth Greenland vient d'offrir là son œuvre la plus aboutie, la plus personnelle.

Harold Jay Gladstone est un des princes de New-York. La cinquantaine flamboyante, il est la troisième génération de bâtisseurs, magnat de l'immobilier, libéral dans ses idées, attaché à sa religion juive, sans en faire trop, propriétaire d'un club de basket de la puissante NBA. Pour tout dire, c'est un homme "fabuleusement riche", au bras d'une seconde épouse, cela va sans dire, magnifique. Ne serait-ce sa

filie, marquée à l'ultra-gauche, homosexuelle (encore qu'il soit très ouvert sur ce sujet), Jay Gladstone n'a que des raisons de se réjouir : il a un magnifique projet d'immeuble grandiose qui marquera l'histoire de New-York, son équipe peut se qualifier pour les play-

offs, le chantier immobilier en Afrique du Sud avance bien, ses dons faramineux font de lui un personnage envié et il rêve même d'un Barack Obama, en route vers son second mandat, l'envoyant comme ambassadeur en Allemagne. Que demander de plus ? Il a travaillé pour ça, il a toujours été réglo, payé ses impôts et ses salariés rubis sur ongle.

Et puis voilà, le premier grain de sable : sa femme voudrait bien un enfant. OK le contrat de mariage stipulait bien, pas d'enfant. Mais c'était il y a longtemps... De toute façon il ne se sent pas en âge de retourner dans les couches. C'est égoïste ? Deuxième petit souci, son cousin Franklin, en charge du développement en Asie, semble masquer les comptes, falsifier quelques lignes. Ce cousin qui a toujours, secrètement, jaloué la réussite de Jay. Enfin, voilà D'Angelo Maxwell, la star de son équipe, un black qui fait tourner en bourrique les défenses adverses, une star auprès de millions d'Américains, qui réclame un peu plus pour la prochaine saison. Des tracas qui semblent insignifiants mais comme les symptômes de quelque chose de plus énorme. Dans l'ombre, une procureure cherche justement une bonne affaire pour lancer sa future carrière politique. *Mécanique de la chute* est un condensé de vie américaine, de la réussite des premiers immigrants à celle des stars du sport professionnel, en passant par les tensions raciales, tellement complexes, la récupération religieuse des extrémistes musulmans, ce politiquement correct tellement usé et la terreur de tous : les réseaux sociaux. Passionnant de bout en bout, *Mécanique de la chute* est-il un livre sur la fin des illusions ? "*La gauche américaine est morte*" dit notamment l'un des jeunes amis d'Aviva, la fille de Jay Gladstone. C'est en tout cas un roman sur la fin des convictions, des certitudes. Jay Gladstone pensait que faire le bien autour de lui suffirait à le protéger des mauvais coups, mettre sa foi dans les bonnes actions, mixer cette attitude avec un capitalisme ardent, serait son passeport pour une deuxième partie de vie éclatante. Non, trois fois non. Au XXI^e siècle, une réputation se détruit en quelques heures, quelques tweets, quelques vidéos bien (ou mal) placées. L'argent, c'est une partie de la morale, ne peut pas tout arranger même quand on est dans son droit le plus absolu. Face à la foule haineuse, avide de se payer un riche, juif de surcroît, comment on s'en sort ?

Mécanique de la chute rejoint indirectement les réflexions récentes de Brett Easton Ellis, dans *White*, sur cette volonté de la société de détruire ce qu'elle a aimé quelques temps avant, cet appétit pour le conflit, le lynchage, la violence finalement. Pour Seth Greenland, il est clair que le monde occidental vit une révolution des opinions publiques, des relations aux puissants. Des garde fous ont sauté, plus personne, encore moins un homme public, n'est à l'abri.

Un roman prodigieux, au sens où il incarne au mieux, l'atmosphère actuelle (on ne va pas citer tous les politiques, hommes du cinéma, du sport poursuivis ces 24 derniers mois !). Prodigieux aussi parce que l'auteur tricote tout cela avec maestria, c'est d'une fine modernité, c'est extrêmement riche aussi sur les femmes aux États-Unis... bref, un roman qui marque de son empreinte cette rentrée.

Seth Greenland, *Mécanique de la chute* (The Hazards of Good Fortune, 2018), Liana Levi, 2019. Traduit par Jean Esch. 668 p.